

**THÉÂTRE**

Benoît Brière signe sa première mise en scène montréalaise au TNM

Page E 3

**LIVRES**

La correspondance de Céline publiée dans la « Pléiade »

Page E 12

Livres & culture

LOCO LOCASS

Batlam, Biz
et Chafik offrent
du nouveau matériel
sur scène,
en attendant
le prochain disque



CHAFIK

L'année 2009 n'aura pas été de tout repos pour les trois membres du groupe rap Loco Locass. Les derniers mois auront été pavés de multiples projets, comme le controversé *Moulin à paroles* et la participation de Sébastien Ricard, alias Batlam, dans le film *Dédé à travers les brumes*, qui auront testé la ténacité du groupe. Cinq ans et des poussières après la parution de son dernier album *Amour oral*, le groupe, qui roule sa bosse depuis maintenant 15 ans, se prépare à reprendre la parole à Québec et en Abitibi, question de faire patienter ses fans avant que ne vienne (enfin) son nouvel opus.

PHILIPPE PAPINEAU

C'est un peu le monde à l'envers en janvier pour le groupe Loco Locass. Si la logique habituelle veut qu'un lancement d'album soit suivi de concerts, Chafik, Biz et Batlam monteront sur scène à Québec et en Abitibi avant même l'arrivée très attendue de leur troisième disque, dont la parution reportée au printemps n'est pas sans mettre une certaine pres-

sion sur le trio.

Il faut dire qu'un peu plus de cinq ans après la parution d'*Amour oral*, les nombreux amateurs de Loco Locass ont bien hâte d'entendre du nouveau matériel. Mais 2009 aura été plutôt chargé pour les rappers, même s'ils ont eu le temps de lancer *Le But*, en hommage au Canadien de Montréal. Bien sûr, il y a eu l'aventure de Sébastien Ricard alias Batlam dans le film *Dédé à travers les brumes*, qui a occupé beaucoup de son temps, mais également le fameux

Moulin à paroles, dans lequel Biz et Batlam s'étaient grandement investis. «*Pendant ce temps, on ne faisait pas de musique, on ne faisait pas notre disque!* lance Batlam au bout du fil. *Nous aussi on veut que l'album sorte rapidement, mais sans rien sacrifier à la qualité de notre musique. Il y a cette tension-là, c'est sûr.*»

S'il est moins bavard sur son aventure au cinéma, Batlam s'emporte davantage au sujet du *Moulin à paroles*, qui

«*Sur scène, on prend la parole, on s'adresse aux gens, on fait circuler des idées qui nous sont chères. Mais dans les textes aussi.*»

célébraient en septembre le 250^e anniversaire de la bataille des Plaines et où la lecture du manifeste du FLQ avait soulevé la controverse. «*C'était quand même un moment intéressant, puisqu'on a vu que l'histoire du Québec est encore taboue,*

parce qu'elle est politique, raconte le rappeur. Et ça nous a permis, à Biz, à moi et à plusieurs amis, de nous retrouver autour d'un projet commun. Avec Loco Locass, on réfléchit sur la société en musique, et le Moulin, c'était dans le même esprit, mais sur une tout autre tribune.»

Du neuf

Pour apaiser la tension — bien relative, entendons-nous —, Loco Locass et ses fidèles musi-

ciens offriront quelques belles attentions aux spectateurs qui seront au Petit Champlain à Québec le 15 janvier et en Abitibi à la fin du mois. Les auteurs de *Libérez-nous des libéraux* y interpréteront de nouvelles pièces, dont quelques-unes a capella.

«*Ca rejoint un vieux rêve qu'on avait de publier les textes avant même de sortir le disque*

pour vraiment essayer de relever le pari du rap en tant que poésie à part entière, qui peut se suffire à sa seule lecture, dit Batlam. Le rap, c'est vraiment de la chanson à texte. Encore plus, c'est de la chanson à discours.»

C'est un peu pourquoi Loco Locass aime prendre la parole entre les chansons de son spectacle. Selon les membres du groupe, l'art oratoire fait cruellement défaut aujourd'hui, et ce, même si les gens y sont toujours sensibles. «*C'est assez central, à notre avis, la capacité de prendre la parole devant une foule, de la galvaniser par son propos, dit Batlam. Sur scène, on prend la parole, on s'adresse aux gens, on fait circuler des idées qui nous sont chères. Mais dans les textes aussi, encore plus même, parce qu'il y a un jeu sur la langue, il y a un travail sur le texte, propre au rap, et les gens aiment comme nous entendre les subtilités, les jeux de mots, le chatoïement de la langue orale. Et ça prend du temps à faire, parce qu'on veut être à la hauteur.*»

Dix ans après son premier

disque et 15 ans après sa naissance, Loco Locass a évolué dans l'écriture de ses pièces, mais il assure ne pas avoir perdu ses idéaux politiques en chemin. «*On a vieilli, mais on n'est pas devenus fédéralistes pour autant!*», lance Batlam, en précisant également son intérêt pour les sujets à portée sociale, à l'image de la pièce *M'accrocher*, qui traite du suicide. «*Avec le temps, tu vieillis, tu prends de la largeur, tu as davantage d'expérience, et chaque fois il s'agit de rendre compte de là où t'es rendu, de ta perspective, sans trop tricher. Et c'est ça, finalement, qui fait en sorte qu'on est toujours hésitants à aller au bâton, parce qu'il faut sortir de ses retranchements, pis se botter le cul un peu.*»

Le Devoir

■ Au Petit Champlain à Québec le 15 janvier

■ Le 27 janvier à Amos, le 28 à Rouyn-Noranda, le 29 à Val-d'Or et le 30 à Ville-Marie.

CULTURE

Se jouer des frontières



ODILE TREMBLAY

À force de croquer les vedettes en potins sur canapés, bien des gens perçoivent le milieu culturel comme une immense paillette. Les feux de la rampe, le succès quasi magique, les beaux sourires devant la caméra: miroirs aux alouettes! Car en retrait du star-système, toutes sortes de créations poussent sans argent ou presque; vraies croisades artistiques, dont la ferveur nous émeut.

Celle de la comédienne et dramaturge Julie Vincent, par exemple.

Il y a un an et demi, elle m'entretenait déjà de sa pièce *Le Portier de la gare Windsor*, qui érige un pont entre Montevideo, en Uruguay, et Montréal, P.Q. Julie avait rencontré dans un café montréalais un réfugié politique uruguayen, architecte de formation, Francisco de son petit nom. Devenu vagabond à Montréal, mais traduisant *Beauté baroque* de Claude Gauvreau en espagnol. Sa pièce, inspirée de ce personnage tragique et magique, renvoyait dos à dos les deux sociétés; le tango se dansait au passé et au présent. Les contacts de Julie et un concours de cir-

constances m'entraînèrent à Montevideo, à Buenos Aires, puis à Montréal aux côtés de ceux qui avaient assisté à la genèse du projet et poussé à sa roue. Ce *Portier* croisait sans cesse ma route, fantôme de pièce. Virtuelle à jamais?

Mais non! Mercredi dernier, au théâtre Denise-Pelletier, la première montréalaise de ce *Portier de la gare Windsor* réunissait la petite communauté artistique en plus du vrai Francisco, muse masculine, ravi et célébré. La pièce, sur une mise en scène de Julie et une musique de Michel Schmit, prenait bel et bien vie. Jean-François Casabonne, l'interprète de l'architecte-vagabond, installé dans sa gare Windsor, offrait une incarnation puissante. Les liens entre Montevideo et Montréal se tissaient, parfois lumineux, parfois confus. Un trop-plein, mais une vraie pièce, avec le passé de dictature militaire de ce petit pays d'Amérique latine qui nous explosait au visage. Des photos de François-Régis Fournier, œil témoin de Montevideo, se voyaient projetées en fond de scène. D'autres étaient signées par le photographe Aurelio Gonzales. Capturées sous le manteau au cours des heures de répression, elles redisaient le sang, la peur sur les visages.

Journaliste culturel dans un hebdo de Montevideo, Javier Alfonso est venu jusqu'à Montréal pour cette première du *Portier*. Il faut dire qu'il suit les péripéties entourant la pièce depuis longtemps, aligne les notes et les vidéos, projette d'écrire un livre sur l'histoire de cette Québécoise qui tend un miroir à sa société. Javier avait as-

sisté à la lecture en atelier théâtral en mars 2008 du *Portier de la gare Windsor* avec Noémie Godin, le musicien Michel Schmit, des acteurs uruguayens. Mais les efforts de Julie pour la monter là-bas comme une vraie pièce sont demeurés vains, malgré plusieurs tentatives. A Buenos Aires, en Argentine, ça se concrétisera en 2010, mais sur les lieux mêmes d'une partie de l'action, elle se heurte à un mur.

J'avais rencontré Javier à Montevideo, à l'été 2008. On avait parlé de la saga du *Portier*. Il m'avait fait faire une petite virée au Teatro Sol, un des fleurons d'une capitale qui n'en compte pas tant que ça. Plutôt pauvre, Montevideo, riche d'une vie culturelle toutefois. Mais cette douleur collée aux regards des passants... Celle d'un passé de dictature mal digéré. A l'encontre de l'Argentine, une loi accorde l'immunité aux militaires qui semèrent la terreur de 1973 à 1985; alors, les ressentiments muets flottent dans l'air. Une drôle de ville, qui attend peut-être de se réveiller. Il y pleuvait beaucoup.

Cette semaine, Javier m'a rappelé le contexte de son pays, éclairant l'aventure du *Portier*. Par référendums — le dernier date d'octobre dernier et fut perdu d'un poil — les Uruguayens tardent à renverser cette loi qui empêche de poursuivre les anciens dictateurs. Ceci explique sans doute cela: aucun théâtre de Montevideo n'a encore accepté de programmer *Le Portier de la gare Windsor*, rappel d'un passé trop bien enfoui sous les cendres.

Julie, Javier la perçoit comme une dona Qui-

chotte, batailleuse, son énergie intacte par les revers. Il aime sa pièce, veut la voir monter chez lui. «*Rares et précieux sont les regards étrangers posés sur notre petit pays*, dit-il. *L'Uruguay est coincé entre le Brésil et l'Argentine, comme le Québec entre le Canada anglais et les États-Unis. Des parallèles existent, que Julie éclaire en nous faisant réfléchir sur notre identité.*» De fait, ce *Portier de la gare Windsor*, à l'affiche jusqu'à la fin du mois, est un pont entre deux rives, des frontières fracassées, des continents rapprochés. On se regarde si souvent le nombril au Québec. Et Julie déploie l'éventail. On ne peut que l'admirer pour ça. Il faut ouvrir les vannes.

Cette autre chantage du mariage des racines, qui vient de nous quitter, la jeune chanteuse Lhasa de Sela, élevée sur la route dans l'autobus familial, entre États-Unis et Mexique, l'avait compris dans sa chair et son âme. Elle nous a prouvé que des origines et des langues multiples naissent les crises d'identité, mais aussi l'art et la lumière. Installée ici, un temps en Europe, ses valises jamais longtemps posées, cette artiste si touchante et douée a élargi en musique le Québec, nourrie par ses souvenirs des déserts, des bois jadis traversés, de tous les ailleurs.

«*La route est noire à perte de vue. Je fais trois pas. La route n'est plus*», chantait-elle de sa voix voilée. Comme un oiseau qui se rit des frontières inventées par les hommes.

otremblay@ledevoir.com

DANSE

L'ivresse de la liberté retrouvée

Dévorer le ciel: Danse Danse donne carte blanche à Danièle Desnoyers

FRÉDÉRIQUE DOYON

Après des années à accumuler les rencontres avec la musique, le son ou les arts visuels, Danièle Desnoyers retrouve le noyau dur de sa danse dans *Dévorer le ciel*: le mouvement pur porté par l'humanité des danseurs. Chorégraphe et interprètes discutent de leur bonheur de renouer avec un espace de liberté immense, aussi jouissif qu'intimidant.

«*C'est important à un moment donné de faire le point sur la discipline qu'on a choisie*», confie Danièle Desnoyers, qui a choisi d'exploiter ainsi la carte

blanche offerte par Danse Danse. «*C'est une liberté immense et en même temps dangereuse. Ça te ramène à ce qu'est la danse pour toi, à ce qu'elle a à dire pour elle-même. Que fais-tu avec cette liberté?*»

Contrairement à d'autres chorégraphes, la directrice du Carré des lombes ne ressent aucun besoin de remonter sur scène pour l'occasion. Elle vit la danse à travers ses danseurs, en symbiose avec eux. Et ceux-ci sont ravis de reconquérir une scène jusqu'ici souvent partagée avec un musicien et son instrument (*Play It Again!*, 2005, *Bataille* 2002), le son et

ses outils de résonance (*Concerto grosso pour corps et surface métallique*, 2000 et *Duos pour corps et instruments*, 2003) ou avec un artiste visuel et sa discipline (*Là où je vis*, 2008).

«*Ça donne plus de temps alloué à la danse et ça permet de faire un chemin plus complet comme artiste*», dit Catherine Viau, qui rappelle à quel point le temps est essentiel pour créer. «*On a plus d'espace pour jouer*», poursuit Bernard Martin, ex-danseur de La La La Human Steps qui s'est récemment joint à la compagnie avec deux autres interprètes (Emmanuel le Bourassa Beaudoin et Karina

Champoux). Un remaniement qui tombait à point pour cette œuvre entièrement axée sur la diversité des corps et du mouvement.

Houla houp

L'image du ciel et le titre qui en a découlé sont arrivés tôt dans le processus, suscitant une gestuelle aux lignes plus verticales. «*La notion de ciel m'a beaucoup inspiré*, indique le danseur, *ça amène une espèce d'ouverture de l'âme et ça m'aide à m'ancrer dans le sol tout en allant vers le ciel.*»

Curieusement, le fait de se concentrer sur le mouvement

et la danse pure débouche sur une quête de dépassement physique.

«*Je voulais que les corps se suspendent dans l'espace, s'extirpent de cette peau, de ces os qui sont nos limites finalement, du moment où on naît jusqu'à notre mort.*»

La quête se fait toutefois ludique alors qu'un second mouvement s'impose avec celui de l'étirement vers le ciel: la spirale, qui prend la forme improbable du... houla houp. «*Disons qu'on a une adepte*, lance la chorégraphe, qui ne veut pas vendre la mèche. *J'aimais ce mouvement obsessionnel sans fin autour de soi, qui est très représentatif de la solitude aussi.*»

En inscrivant la danse à l'avant-plan, *Dévorer le ciel* met en quelque sorte la musique en sourdine. Celle qui articulait souvent ses œuvres autour d'un compositeur ou d'une époque musicale opte ici pour l'éclectisme de genres plutôt mineurs.

«*Il y a des chansons qui côtoient des œuvres pour piano. J'avais envie de mélodies, d'œuvres anodines d'une certaine façon*, résume Danièle Desnoyers. *Et tout le travail de Michel-Antoine Castonguay crée un réseau dans lequel circulent ces pièces-là.*»

La scénographie est aussi réduite à sa plus simple expression pour donner toute la place aux éclairages du virtuose de la lumière, Marc Parent. Là encore, les danseurs s'en font une

fête. Car si la lumière dirige le regard du spectateur sur la danse, les interprètes sont les premiers concernés.

«*On sent ça très différemment sur scène, parfois c'est magnifique, mais on hait ça parce qu'on n'est pas capables de tenir notre équilibre*», note Catherine Viau, en saluant la proposition de Marc Parent qui sert le danseur autant qu'elle charme le regard extérieur.

Les éclairages jettent une ambiance dont les interprètes s'imprègnent pour habiter la danse. Une dimension cruciale pour une pièce qui repose beaucoup sur la relation qui se tisse entre les danseurs sur scène. Comme souvent chez Danièle Desnoyers, une forme de dramaturgie subtile se dégage de ces interactions.

«*Leur façon d'interagir entre eux révèle une ironie*», indique la chorégraphe. «*C'est parce qu'on a une grande latitude, on n'est pas obligés de danser le même solo de la même manière d'une fois à l'autre*», explique Catherine.

Cette liberté d'être soi insuffle une «*grande humanité*» au travail, selon Bernard Martin, emblématique du Carré des lombes.

Le Devoir

DÉVORER LE CIEL

Chorégraphie de Danièle Desnoyers présentée du 14 au 16 janvier au Centre Pierre-Péladeau.



MISE EN SCÈNE JULIE VINCENT
AVEC JEAN-FRANÇOIS CASABONNE, FRANCESCA BÁRCENAS, STÉPHANE BLANCHETTE, NOÉMIE GODIN-VIGNEAU, JEAN MAHEUX, VICTOR ANDRÉS TRELLES TURGEON, GENEVIÈVE RIOUX et ERIC ROBIDOUX

Billetterie: (514) 253-8974

Salle Fred-Barry
4353 rue Ste-Catherine Est
Montréal

Réseau Adhésion

Avec le commanditaire:

Partenaires

Financiers

Partenaires

Partenaires

Partenaires

Partenaires

Partenaires

Partenaires

Partenaires

Partenaires

Partenaires

Partenaires

Partenaires

Partenaires

Partenaires

Partenaires

Partenaires

Partenaires

Partenaires

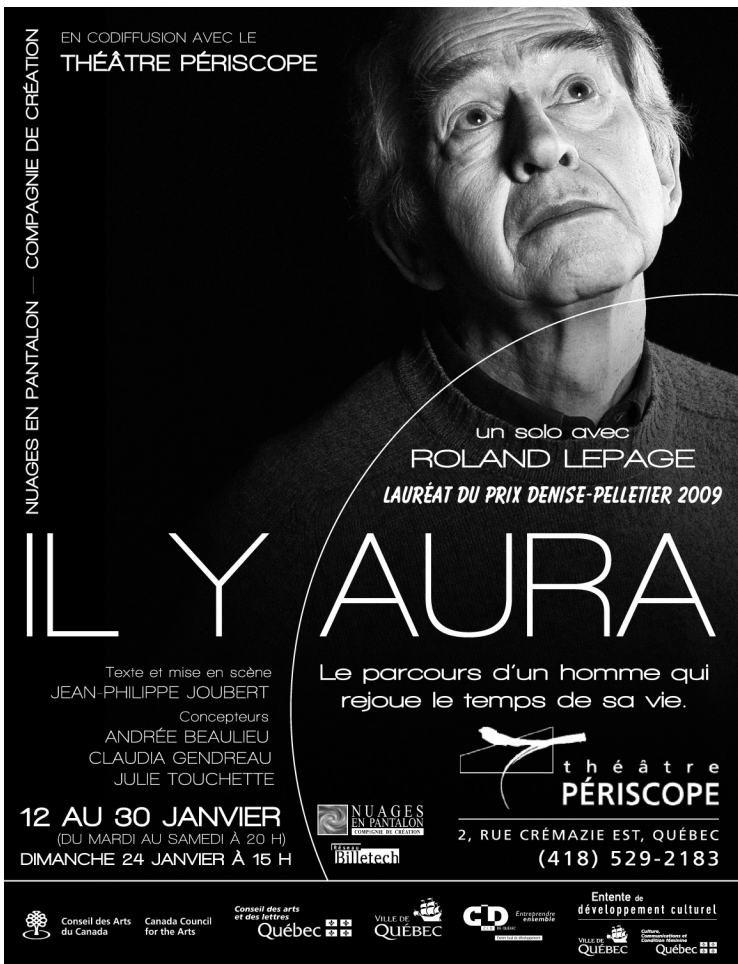
Partenaires

Partenaires

Partenaires

Partenaires

Partenaires



Texte et mise en scène
JEAN-PHILIPPE JOUBERT
Concepteurs
ANDRÉE BEAULIEU
CLAUDIA GENDREAU
JULIE TOUCHETTE

12 AU 30 JANVIER
(DU MARDI AU SAMEDI À 20 H)
DIMANCHE 24 JANVIER À 16 H

2, RUE CRÉMAZIE EST, QUÉBEC
(418) 529-2183

Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
Conseil des arts et des lettres
Ville de Québec
CD
Entente de développement culturel
Québec

Une pièce bilingue: français et anglais

Au Centre Segal des Arts de la scène
Du 11 au 21 janvier 2010
BILLETS: 514-739-7944

“D’une rare pertinence.”

Alexandre Cadieux, Le Devoir

“Une histoire à suivre...”

Philippe Couture, VOIR

“... vivant et vibrant de vérité.”

Mélanie Thibault, MonThéâtre.qc.ca

Texte d'Annabel Soutar. Mise en scène par Sophie Vajda.
Avec Pierre Collin, Maude Laurendeau-Mondoux, Alex Ivanovici, Paul Stewart, France Rolland et Brett Watson

Pour en savoir plus: www.porteparole.org
Une production de Porte Parole

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres

Conseil des arts et des lettres



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Des danseurs du Carré des lombes en répétition

CULTURE

THÉÂTRE

Le clinquant à l'avant-plan

Benoît Brière signe sa première mise en scène montréalaise au TNM avec *Le Bourgeois gentilhomme*

MICHEL BÉLAIR

Le monde est bien petit, allez... Même avec la sloche qui vous oblige à «négocier les trottoirs» du centre-ville comme une descente de rapides, même avec cette panne d'électricité soudaine au TNM, un «jour d'éclairsages»... il aura fallu à peine cinq minutes à Benoît Brière.

Alors qu'il faisait le point sur son nouveau rôle de directeur artistique au Théâtre du Vieux-Terrebonne — où il signalait sa première mise en scène l'été dernier: *Silence en coulisses!* de Michael Frayne —, Brière soulignait l'aspect colossal de cet angle du métier dont on ne parle presque jamais.

Puis, rapidement, il s'est mis à faire des liens entre notre monde de tous les jours et celui dénoncé par Molière dans ce *Bourgeois gentilhomme* qu'il met en scène au TNM à compter de la semaine prochaine.

Drôle, terriblement...

Il faut dire que le parvenu arriviste sans culture auquel Molière a donné les traits de personnalité de son Monsieur Jourdain ne nous est pas tout à fait inconnu. Dans notre culture de consommation fondée sur le paraître et la réussite, tout s'achète, des images jusqu'aux réputations, du chromé jusqu'au plus clinquant. Pour Benoît Brière, Jourdain est en fait un personnage encore plus courant aujourd'hui qu'à l'époque de Louis XIV. Il a beaucoup fouillé la période, Molière, son théâtre et sa relation avec Louis, comme il dit; il considère *Le Bourgeois gentilhomme* comme «une œuvre immortelle» et Jourdain est un personnage «universel, intemporel».

«En écrivant le *Bourgeois*, Molière a d'abord voulu tracer un portrait de société en montrant le monde qui l'entourait: il ne propose pas de solution, il dénonce! Et il écrit une farce, terrible, épeurante, actuelle alors comme aujourd'hui.» Mais, précisément, comme le souligne d'un grand geste le comédien-metteur en scène: «C'est une farce!»

Le *Bourgeois gentilhomme* est en fait considéré comme la plus réussie des comédies-ballets que Molière ait jamais écrites avec musique sur scène et mouvements de foule à

la clé. «C'est terriblement drôle, reprend Brière en pesant ses mots: *il ne faut surtout pas brouder notre plaisir! La "quête" de Jourdain vient souligner à quel point, ici, comme dans le monde qui l'entoure alors, tout s'achète et tout se vend aussi; chacun traficote pour mettre la main sur son petit truc bien précis et se bat pour lui seul, à son seul profit au détriment de tous les autres...*»

Le metteur en scène souligne aussi à quel point l'écriture de Molière est «accomplie» à la fin de sa vie, à quel point il sait élégamment se servir des compromis auxquels il devait se plier. Ici par exemple, dès le tout début comme pour se dédouaner, il met en scène le milieu du théâtre. Et là aussi le texte, et les personnages bien sûr, prend une couleur toute contemporaine alors que, par le biais cinglant du ridicule, s'opposent finalement un puriste et un journalier du métier étalant chacun leur conception pour convaincre Jourdain de les engager. Quand on se targue de tout connaître et surtout quand on peut s'acheter de la culture sur mesure et faire ainsi la preuve de sa réussite dans «le beau monde»... pourquoi se priver d'aller jusqu'au plus voyant! D'où ce défilé, à jamais sans fin on le devine, des maîtres en tout, drôle, terrible: maître de musique, maître à danser, maître d'armes, maître de philosophie, maître tailleur... Jusqu'à plus soif. *Ad vitam æternam, amen...*

Passage obligé

Mais pourquoi monter maintenant *Le Bourgeois gentilhomme* au TNM? «D'abord parce que j'en avais le goût! répond Brière dans un grand éclat de rire. Lorraine [Pintal] m'en parle depuis longtemps; elle a toujours souhaité que je monte *Le Bourgeois gentilhomme*, mais ce n'était pas encore le moment; je ne le "sentais pas"... J'y ai pensé beaucoup. J'ai beaucoup lu. Mais je ne me décidais pas vraiment sur le choix de la pièce... puis est arrivé le travail et l'expérience concrète de la mise en scène avec le Michael Frayne que j'ai monté l'été dernier. C'est là que j'ai constaté à quel point j'ai fait un bon choix en acceptant l'invitation du TNM: avec le

Benoît Brière dans le décor de son *Bourgeois gentilhomme* au TNM

temps, c'est peu à peu devenu une sorte de "passage obligé". J'ai vraiment trouvé le goût de me mouiller, d'aller voir, de plonger dans l'univers de Molière [...]. Par contre, j'ai toujours eu en tête un *Bourgeois gentilhomme* "classique"; même si je sais qu'il y a des précédents intéressants, il n'a jamais été question d'adapter ou de réinventer Molière. Pour moi, il était important de ne pas dénaturer le portrait.»

Benoît Brière s'est donc attaqué à Molière «as it is», comme il dit, en gardant tout du *Bourgeois gentilhomme* original, le ballet y compris puisqu'il est «déjà imbriqué dans le texte». A la seule exception du ballet final: «Parce que c'est une sur-conclusion, l'histoire étant déjà racontée», dira encore le metteur en scène.

Il y aura des musiciens sur le plateau et des danseurs, évidemment: 14 rôles différents, 20 personnes en tout. Sans ou-

blier les turqueries d'usage — et les folies costumières de circonstance avec l'invention que cela suppose puisque le TNM aussi fonctionne à l'intérieur de budgets serrés — lorsque Jourdain se retrouve à la toute fin roulé dans la farine sans espoir.

De l'équipe qu'il dirige ici, et surtout de Guy Jodoin qui sera Monsieur Jourdain, Benoît Brière dit les choses les plus merveilleuses du monde: en véritable «acteur qui fait de la mise en scène», il raconte d'abord le talent et la disponibilité de chacun. De tous en

fait. Et il insiste encore sur le fait que, si *Le Bourgeois gentilhomme* parle de clinquant et d'arrivisme, oui, c'est d'abord et avant tout une comédie.

«On peut évidemment reconnaître beaucoup de monde dans chacun des personnages de la pièce; cela rend l'expérience aussi fascinante que terrible, surtout avec ces siècles qui nous séparent de la création! Mais je n'ai pas voulu souligner à gros traits des choses qui sont évidentes en elles-mêmes. Ce *Bourgeois gentilhomme* est une comédie.»

Comme le spectacle part ensuite en tournée, même les spectateurs de Sherbrooke, de Laval, de Rimouski, de Trois-Rivières, de Drummondville, de Québec et de Gatineau auront eux aussi l'occasion de le vérifier.

Le Devoir

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

Comédie-ballet de Molière mise en scène par Benoît Brière au TNM du 12 janvier au 6 février. On réserve au ☎ 514 866-8668



THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
3900, RUE SAINT-DENIS
MONTRÉAL
H2W 2M2
☎ SHERBROOKE



DU 12 JANVIER AU 6 FÉVRIER 2010

LA LISTE

DE JENNIFER TREMBLAY ---
LAURÉATE DU PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 2008 EN THÉÂTRE

CRÉATION THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
MISE EN SCÈNE MARIE-THÉRÈSE FORTIN ---
AVEC SYLVIE DRAPEAU ---
COLLABORATEURS STÉPHANIE CAPISTRAN-LALONDE,
CHARLOTTE FARCET, JASMINE CATUDAL, ISABELLE LARIVIÈRE,
CLAUDE COURNOYER ET NANCY TOBIN ---

INFORMATIONS ET RÉSERVATIONS :
WWW.THEATREDAUJOURDHUI.QC.CA/LISTE
514-282-3900



LE DEVOIR



Spectacle 30^e anniversaire d'ESPACE GO
Enfin à Montréal après le succès remporté à sa création en France

ESPACE GO SEXTETT

COMÉDIE ÉROTIQUE DE RÉMI DE VOS DU 12 JANVIER AU 6 FÉVRIER 2010
AVEC ANNE-MARIE CADIEUX + MARIE-FRANCE LAMBERT + MICHA LESCOT +
MARIA DE MEDEIROS + JOHANNA NIZARD + JUTTA JOHANNA WEISS
MISE EN SCÈNE ÉRIC VIGNER UNE COPRODUCTION FRANCE-QUÉBEC



THÉÂTRE ESPACE GO 4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL 514 845-4890 WWW.ESPACEGO.COM
ADMISSION 514 790-1245 WWW.ADMISSION.COM



L'ABONNEMENT LE PLUS FLEXIBLE EN VILLE

Choisissez un minimum de trois spectacles parmi les cinq encore disponibles.

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Le Concerto pour violon de Beethoven, entre relecture et tradition

Quatre nouvelles versions en trois mois : le *Concerto pour violon* de Beethoven attire l'attention des interprètes. Pas toujours pour les bonnes raisons...

CHRISTOPHE HUSS

En matière d'interprétation musicale, on ne peut que s'étonner de la distance séparant les répertoires symphoniques et concertants, en ce qui a trait à la réflexion sur la manière de les aborder.

Dans le domaine symphonique, on ne s'étonne plus de rien. On a entendu l'Adagio espressivo, piano et cantabile de la 2^e *Symphonie* de Schumann joué sans le moindre vibrato (Dausgaard, chez BIS). La *Symphonie du Nouveau Monde* de Dvorak a été soumise au même traitement par Emmanuel Krivine, et on attend une version par Roger Norrington, sans grand espoir d'un réchauffement climatique.

Aujourd'hui, l'effectif à la mode regroupe une quarantaine de musiciens pour les symphonies de Beethoven et une cinquantaine pour celles de Brahms. L'heure est aussi aux tempos vifs, aux accents coupants et aux phrasés ardents, comme dans l'intégrale Beethoven de Paavo Järvi. Dans le pire des cas, ce type de démarche vire à la brutalité.

Une idée du romantisme

Toutes ces «vérités du moment», lorsqu'il s'agit du répertoire symphonique, deviennent fort relatives lorsqu'on aborde les concertos. Ici, on laisse encore très souvent le soliste prendre le temps de faire son numéro, plutôt que d'appliquer à la partition une réflexion musicale.

Johannes Brahms en fait particulièrement les frais. On a ainsi entendu, en 2009, Nikolaj Znaider et Valery Gergiev, à la tête de l'Orchestre philharmonique de Vienne, nous livrer un *Concerto pour violon* de Brahms presque gluant de narcissisme sonore. Une certaine objectivisation des tempos dans cette œuvre n'a été vraiment tentée récemment que par Thomas Zehetmair (CD Avie). Malgré la relative sécheresse de l'orchestre, son enregistrement sonne comme une révélation.

Personne ne s'est encore attaché à dépoussiérer la tradition qui englut pareillement les concertos pour piano de Brahms. François-René Duchâble et Philippe Herreweghe l'ont fait en concert, mais ce décapage n'a pas été édité commercialement en CD.

Le cas Beethoven

Si Brahms reste enfermé dans son image de vieux pépère barbu, Beethoven est un peu mieux loti. Des interprètes issus du monde baroque se sont penchés sur les concertos pour piano dès les années 90. La version de Jos van Immerseel et l'Ensemble Tafelmusik, de Toronto, dirigé par Bruno Weil (Sony), reste la plus convaincante à ce jour sur instruments anciens. Avec des effectifs et des instruments modernes, l'intégrale Yefim Bronfman et David Zinman (Arte Nova) est la meilleure des 25 dernières années.

Mais peu ont tenté une telle relecture du *Concerto pour violon*. Les plus radicaux sont Vera Beths et Bruno Weil, mais leur côté militant (genre «on va vous montrer comment ça se joue») est assez déplaisant. Une autre violoniste baroque, Monica Huggett, a réussi beaucoup mieux, mais son enregistrement avec Charles Mackerras (EMI «Eminence», 1992) reste méconnu, de portée confidentielle et difficile à trouver.

Violoniste vedette, intéressée par la musique baroque, Viktoria Mullova a cherché un chef pendant dix ans pour son Beethoven, avant de se fixer sur John Eliot Gardiner, avec à la clé un changement notable au niveau des couleurs sonores et une vraie relecture (SACD Philips, 2002). Cette réussite a été égalée par Kristian Tetzlaff et David Zinman (Arte Nova, 2005), avec des sons et une épaisseur plus symphoniques, mais une direction plus inventive dans les phrasés.

Vent nouveau ?

Les quatre nouveaux enregistrements ont été précédés, plus tôt en 2009, par un autre signé Lisa Batiashvili (Sony). On notera que, sur ces cinq CD, quatre sont dus à des femmes solistes femmes. Seconde remarque : les couplages inaccoutumés. Batiashvili associe Beethoven et un insignifiant Géorgien du nom de Sulkhan Tsinsadze. Faute de goût. Les autres choix sont Korngold (étrange), pour Renaud Capuçon; Berg (songé), pour Arabella Steinbacher; Britten (audacieux), pour Janine Jansen. Seule Patricia Kopatchinskaja opte pour le même couplage que Tetzlaff : les *Romances* de Beethoven.



Outre le couplage inepte, l'idée directrice de Beethoven de Batiashvili est celui d'un élégant numéro de violon avec un bel orchestre de chambre, le fameux Deutsche Kammerphilharmonie, un peu en autogestion. On mémorise le nom de la soliste et on attendra son prochain disque.

Patricia Kopatchinskaja est accompagnée par l'Orchestre des Champs-Élysées et Philippe Herreweghe (Naïve). Étrange CD, étrange soliste qui minaude puis accélère et fait du funambulisme autour d'un concerto de Beethoven. Même analyse esthétique que Huggett, Mullova et Tetzlaff, mais réalisation insupportable.

Renaud Capuçon est le plus *old fashioned*. Accompagné par nul autre que Yannick Nézet-Séguin à Rotterdam, le violoniste a été enregistré de très près. Il délivre un Beethoven musclé, d'une remarquable assise. La cadence du 1^{er} mouvement, notamment, est impressionnante. Personne ne se pose de questions sur le pourquoi du comment : on reste dans la grande tradition, sans originalité mais avec une excellente tenue.

Arabella Steinbacher, captée elle aussi de près, mais dans une acoustique globalement plus réverbérée, pousse le bouchon encore plus loin dans le genre «vieux romantisme». Accompagnée par Andris Nelsons, elle prend près de 48 minutes pour venir à bout de l'*Opus 61*. Mais, en même temps, cette vision très poétique (avec un vibrato généreux et une évidente humanité) s'inscrit dans une longue lignée de versions apolliniennes de ce concerto, dont les plus souveraines sont Sze-ryng-Klemperer (Testament), Ferras-Karajan (DG) et Oistrakh-Cluytens (EMI). C'est une démarche plus personnelle et plus touchante que celle de Capuçon.

Janine Jansen a fait beaucoup de chemin depuis ses débuts. Elle ne montre plus son décolleté ni ses pieds : elle fait de la musique. Futée, elle s'est associée à Paavo Järvi. On retrouve donc le Deutsche Kammerphilharmonie, dirigé en bonne et due forme, cette fois. Au niveau de l'apport disco-

graphique, c'est la nouvelle version la plus intéressante, car elle propose un moyen terme entre Mullova-Gardiner et Tetzlaff-Zinman : des couleurs proches de Mullova-Gardiner, une articulation orchestrale presque aussi acérée que celle de Zinman, mais avec une masse orchestrale moindre et un son plus transparent. Le côté plus mordant et actuel est nettement traduit par le minutage : 40 minutes 41 secondes, contre 44 minutes 34 secondes chez Capuçon et 47 minutes 49 secondes chez Steinbacher. La sonorité de la soliste manque, hélas, un peu de matière, par rapport aux grands du passé.

Il n'empêche : Tetzlaff, Mullova et Jansen auront gravé les «versions des années 2000» de cette œuvre, enfin rendue avec sa vraie sève.



Le Devoir

Les Filles Électriques présentent

Voix d'Amérique 5^e Festival
spoken word + performance

5-12 février 2010

Plus de 100 artistes dont
Ursula Rucker +

Sky de Sela, Fred Fortin, Stéphane Crête
Mado Lamotte, 2boys.tv, Plastik Patrik
Élise Turcotte, Louise Bombardier, Mankind
Alexis O'Hara, Bernard Falaise, Michel F Côté
Odile Tremblay, Sophie Cadieux, Claude Poissant
Francine Grimaldi, Charlotte Laurier, Krista Muir
Fredric Gary Comeau, Bernard Adamus, Séba
Chinatown, Ève Cournoyer, d.bi.young, etc...

Billetterie :
ESPACE GO | 4890 St-Laurent | 514.845.4890
ADMISSION 514.790.1245 | www.admission.com

www.fva.ca info 514-495-1515

LE DEVOIR

Orchestre Métropolitain
YANNICK NÉZET-SÉGUIN

Nicholas Angelich

UNE PRÉSENTATION DE **RioTinto Alcan**

BRAHMS, BRUCKNER, ANGELICH
CHEF YANNICK NÉZET-SÉGUIN SOLISTE NICHOLAS ANGELICH, PIANO
BRAHMS CONCERTO POUR PIANO N° 1 BRUCKNER SYMPHONIE N° 1
LUNDI 11 JANVIER 2010, 19 H 30, SALLE WILFRID-PELLETIER, PDA
CONFÉRENCE PRÉCONCERT GRATUITE À 18 H 30
ABONNEMENT 514 598 0870 ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM

PHOTOGRAPHE JOHN LONDONO

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des Arts de Montréal
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
Conseil des Arts de Montréal
Desjardins Culture populaire Saint-Stanislas de Montréal
LE DEVOIR
Montréal
SOFITEL LUXURY HOTELS
IMPRESSION Paragraph
BOLD NO
Place des Arts Québec



Saison 2009 - 2010

ENSEMBLE CAPRICE

Directeur artistique
Matthias Maute

Samedi 16 janvier 2010 à 20h
Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
400, rue Saint-Paul Est

Les perles retrouvées
Chanteur invité : **Daniel Taylor**

**G. F. Haendel
Gustav Mahler
Arvo Pärt**

514 523-3611
info@ensemblecaprice.com » www.ensemblecaprice.com

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des Arts de Montréal
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
Desjardins Culture populaire Saint-Stanislas de Montréal
LE DEVOIR



Claude Ryan

Réponses au quiz de la page C 6

1. 172 actionnaires
2. La maternité
3. Henri Bourassa, 1931
4. Paul Sauriol
5. L'avocat Jacques Perrault
6. «*Suspension du Rocket: On a tué mon frère Richard*»
7. Sujet: Maurice Duplessis; auteur: Gérard Filion
8. Claude Ryan
9. Jean-V. Dufresne
10. René Lévesque
11. A la charte de Victoria
12. Policier: Jacques Saultnier; journaliste: Jean-Pierre Charbonneau
13. Michel Roy
14. Jean-Louis Roy
15. D'appuyer le gouvernement conservateur aux prochaines élections fédérales
16. Son soutien à l'accord du lac Meech
17. Benoît Lauzière, Lise Bissonnette, Bernard Descôteaux
18. «*Le Québec me tue*»
19. La victoire du NON lors du référendum de 1995
20. Robert Lapalme, Normand Hudon, Berthio, Serge Chapleau
21. Bernard Descôteaux
22. «*ni d'aucun parti politique*»
23. Le 27 janvier 2007, *Le Devoir* a été le premier à publier une copie complète du premier volet du rapport quinquennal du Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat (GIEC), organisme international dont les travaux devaient lui valoir le prix Nobel de la paix en 2009.
24. Le pâté chinois
25. La dérive immobilière de l'Université du Québec à Montréal



Gérard Filion



Lors du référendum de 1995



René Lévesque



La maternité, fonction qu'Henri Bourassa attribue aux femmes et qui motive son opposition à leur accorder le droit de vote.



Lise Bissonnette



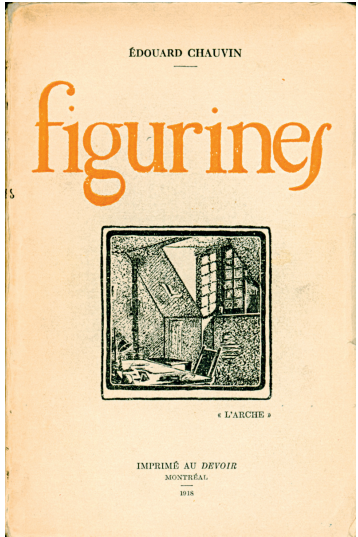
Henri Bourassa



Marie-Hélène Tremblay le Devoir Bernard Descôteaux

PAUL BENNETT

Qui se souvient aujourd'hui que *Le Devoir* fut à une certaine époque, particulièrement entre 1910 et 1930, l'un des plus importants éditeurs-imprimeurs de livres et de brochures au Québec? Contrairement à ce qu'on serait porté à croire, l'imprimerie du *Devoir* ne publia pas seulement d'innombrables textes et conférences de son fondateur, Henri Bourassa (57 en tout!), mais aussi des dizaines de romans, de récits, de recueils de poésie et d'essais d'auteurs connus et... moins connus.



Si l'on recoupe les données des rares études sur le sujet effectuées par le Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec (Université de Sherbrooke), on arrive au chiffre impressionnant de plus de 500 ouvrages (dont environ 60 % de brochures) publiés par le Service de l'imprimerie du *Devoir* entre 1910 et 1953, année de la publication de *Misères et splendeurs de l'Inde* de Gérard Filion, dernier ouvrage répertorié portant la griffe du *Devoir* ou de l'Imprimerie populaire. Entre 15 et 20 % de toute cette production n'est pas si surprenant que le *Devoir* ait publié autant d'ouvrages puisque, dès la fondation du journal, en 1910, Henri Bourassa avait décrété que la société éditrice du journal, la compagnie La Publicité (remplacée en 1913 par l'Imprimerie populaire liée), devait «*exercer son mandat en publiant et en répandant dans le peuple des livres, des brochures, des revues et des journaux tendant à la diffusion et au triomphe de ses idées*». Le volet éditeur-imprimeur était déjà envisagé comme une source de revenus aussi importante que la vente du

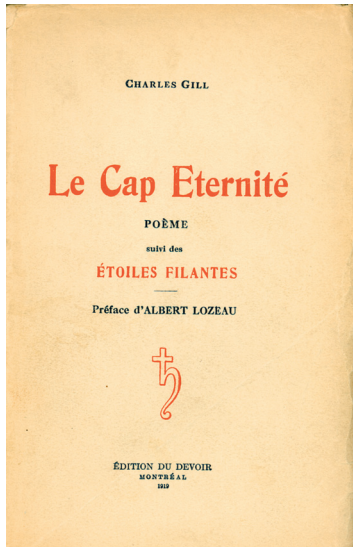
journal, la publicité et les «travaux de ville» (impression de cartes professionnelles, de circulaires, etc.). Plus tard furent ajoutés d'autres services auxiliaires qui permettaient d'éponger les déficits annuels chroniques du journal, comme le Service de librairie et le Service des voyages.

Après la Deuxième Guerre mondiale, *Le Devoir*, dirigé par Gérard Filion, cessa peu à peu ses activités d'éditeur-imprimeur, tout simplement parce que

ses presses étaient devenues désuètes; l'imprimerie fut fermée en 1967 et l'impression du journal confiée à l'imprimerie Dumont, achetée deux ans plus tard par Quebecor.

Écrivains connus... et moins connus

Si *Le Devoir* publia nombre d'ouvrages d'illustres inconnus et de toute nature, allant de la monographie de paroisse au manuel scolaire en passant par quelques tracts antisémites, il édita par ailleurs nombre de nouvelles œuvres de poètes, romanciers et essayistes entrés depuis dans l'histoire littéraire (les Charles Gill, Albert Lozeau, Léo-Paul Desrosiers, Lionel Groulx, Victor Barbeau), ainsi que d'auteurs populaires à



l'époque, mais aujourd'hui bien oubliés, telles Blanche Lamontagne-Beauregard, Fadette ou Michèle Le Normand.

La plupart de ces auteurs travaillaient comme journalistes ou chroniqueurs au *Devoir*. Or, malgré ce statut privilégié, ils devaient pour la plupart payer de leur poche pour y être édités (comme c'était d'usage à l'époque), à quelques exceptions près, comme Henri Bourassa lui-même ou les rares auteurs que le directeur du *Devoir* sollicitait, tels Lionel Groulx ou Blanche Lamontagne-Beauregard (*Visions gaspésiennes* - 1913), la première femme au Québec à avoir publié, non

sous un pseudonyme, mais sous son vrai nom.

Certains livres publiés par *Le Devoir* connurent un succès considérable pour l'époque, comme *Les Rapallages* (1916) du chanoine Groulx, dont le tirage atteignit 8000 exemplaires avant que les droits ne soient cédés en 1919 à un autre éditeur. Le roman *Nord-Sud* de Léo-Paul Desrosiers, bien accueilli par la critique et le public, décrocha pour sa part la médaille de l'Académie française. Quant aux brochures, elles pouvaient dépasser les 30 000 exemplaires, à l'exemple du discours de Bourassa prononcé à l'occasion du grand Congrès eucharistique de Montréal, en 1910.

Des exceptions

Si la très grande majorité des ouvrages littéraires publiés au *Devoir* creusaient le sillon nationaliste et régionaliste soutenu par le journal, quelques rares ouvrages s'écartent heureusement de cette voie, comme les recueils de poésie d'Édouard Chavain (*Figurines*, 1918) et de Jean Nolin (*Les Cailloux*, 1919), salués depuis pour leur humour irrévérencieux et leur prémodernité, à contre-courant de l'idéologie du terroir.

D'après les recherches effectuées en vue de cet article



Charles Gill, tel qu'il apparaît en page frontispice de son recueil posthume *Cap Éternité*, publié aux éditions du *Devoir* en 1919

aux Archives nationales du Québec, on peut conclure que le choix des manuscrits et le travail d'édition étaient en

grande partie effectués soit par Georges Pelletier, secrétaire à la rédaction puis gérant-administrateur du journal avant d'en devenir le directeur en 1932, soit par le rédacteur en chef Omer Héroux, soit même directement par le gérant de l'imprimerie, Daniel Brosseau.

Avant l'arrivée de véritables éditeurs professionnels au milieu des années 1920, tels Albert Lévesque ou Louis Carrière, *Le Devoir* joua donc un rôle prépondérant comme éditeur-imprimeur, à l'instar d'autres journaux ou périodiques, comme *L'Événement*, *L'Action catholique* ou *Le So-*

leil. Si l'on ne peut pas affirmer que *Le Devoir* comme éditeur brilla par son audace ou par la qualité littéraire exceptionnelle de sa production, il n'en pallia pas moins longtemps la carence d'éditeurs littéraires dignes de ce nom.

Le Devoir

Le Devoir eut même son propre Service de librairie

Peu après la naissance du *Devoir* en 1910, un Service de librairie fut mis sur pied afin de diffuser les brochures d'Henri Bourassa et d'autres collaborateurs du journal, que les lecteurs désiraient conserver.

Cette petite librairie, qui occupait un local dans l'immeuble de la rue Saint-Jacques puis dans celui de la rue Saint-Vincent, était dirigée par la secrétaire du gérant d'affaires, Jeanne Pampalon.

En plus d'offrir les livres et brochures édités à l'imprimerie du *Devoir*, la librairie proposait essentiellement des livres religieux et des romans français à bon marché mais à la moralité irréprochable, édités par la Maison de la bonne presse, à Paris. *Le Devoir* les recevait un mois après leur parution en France. La majorité des livres étaient acheminés par courrier aux lecteurs de l'extérieur de Montréal qui les commandaient.

Selon Louis Dupire, auteur d'un reportage sur le Service de librairie publié dans *Le Devoir* du 23 février 1935, la Première Guerre mondiale vint paralyser ce service jusque-là florissant. On ne le ressuscita qu'après la guerre en demandant

à Mlle Pampalon de repérer les soldes d'inventures, qui étaient rachetés par la librairie et écoulés grâce à une publicité «*fanambulesque*» (dit Louis Dupire) mais efficace dans *Le Devoir*. Bien sûr, n'y trouvant place que les ouvrages religieux (de la *Somme* de saint Thomas d'Aquin à *L'Histoire sainte* de Franc-Nohain), de «bons livres» importés de France et quelques ouvrages canadiens, dont ceux publiés par *Le Devoir*.

Plus tard, dans l'édifice du *Devoir* de la rue Notre-Dame, la librairie eut droit à sa propre entrée indépendante du journal. L'une des deux portes, côté rue, donnait directement sur la librairie, qui occupait le rez-de-chaussée, alors que l'autre donnait accès à un escalier étroit qui menait à la rédaction, à l'imprimerie et aux autres services. À l'arrivée de Gérard Filion, en 1947, le Service de librairie, qui n'était plus suffisamment rentable au gré du nouveau directeur, subit le même sort que le Service des voyages et fut tout simplement démantelé.

P. B.

La photographie au *Devoir*: du noir et blanc à la couleur

Presque inexistante aux premiers jours du journal, la photo en est venue à jouer un rôle de plus en plus important dans nos pages comme dans tous les journaux. Petite rétrospective.

JACQUES GRENIER

Même si la photographie existait avant le début du siècle dernier, elle fut très peu mise à contribution pour illustrer les nouvelles durant les trente premières années d'existence du *Devoir*. Seuls des portraits de nominations ou des photos à caractère promotionnel étaient publiés, par exemple pour la tenue de spectacles, de concerts, d'opéras ou de pièces de théâtre, et aussi des affiches annonçant la sortie de films projetés dans les salles de cinéma. Tout cela générait des revenus publicitaires pour le journal. Exceptionnellement, lorsque le pape Pie X est mort, le 20 août 1914, *Le Devoir* a publié à la une, pour la première fois, une photo en noir et blanc illustrant Sa Sainteté.

Après la nomination de Gérard Filion en 1947, on vit apparaître graduellement des photos en provenance d'agences de presse, telles que Toronto Star, Canadian Press et United Press. Parallèlement, *Le Devoir* requérait plus souvent les services de photographes collaborateurs. On retient entre autres les noms de Claude Léger, Bernard Lauzé et Jerry Donati. Ce dernier avait même obtenu le privilège d'installer une chambre noire au quatrième étage de l'édifice du *Devoir*, alors situé au 430 de la rue Notre-Dame Est, dans le Vieux-Montréal.

Une chambre noire... puis le reste

En 1972, sous la direction de Claude Ryan, *Le Devoir* déménagea au 211 de la rue Saint-Sacrement, où cette chambre noire ne fut pas réinstallée. C'est seulement lorsque Alain Renaud fut embauché comme premier photographe permanent en 1974 qu'une chambre noire toute neuve au sous-sol de l'édifice lui fut consentie.

À partir de ce moment-là, beaucoup plus d'événements locaux firent l'objet de reportages illustrés en photos noir

et blanc. Trois ans et demi plus tard, Alain Renaud obtint un congé sans solde pour écrire un livre sur la photo de presse. Une fois son livre terminé, il démissionna pour choisir une nouvelle carrière. Le 23 janvier 1978, après l'avoir remplacé comme pigiste pendant huit mois, je devins à mon tour le seul photographe permanent durant treize années consécutives.

En 1991, mon collègue Jacques Nadeau fut lui aussi embauché pour former «l'équipe» des photographes permanents. À par-tir de ce moment-là, le partage des affectations fit en sorte qu'un plus grand nombre de photographes purent accompagner les textes couvrant les événements et les reportages thématiques.

Il fallut cependant attendre 1992 pour que la couleur fasse son apparition de façon régulière dans les pages du *Devoir*. Sous la gouverne de Lise Bissonnette, le journal déménagea de nouveau, cette fois au 2050 de la rue de Bleury, à proximité de la Place des Arts. Un espace plutôt restreint fut réservé à l'installation d'une chambre noire équipée d'appareils automatisés servant au développement de films couleur. Les scanners de films, branchés sur ordinateurs, ont déjà fait leur apparition pour éliminer la nécessité d'imprimer les photos sur papier. Ce sont maintenant des dossiers numériques qu'ils produisent pour le traitement des photos sur écran d'ordinateur.

Dès lors, la couleur est réservée pour la photo principale en première page du *Devoir*. À l'intérieur du journal, il arrive aussi que des photos soient publiées en couleurs, principalement dans les pages assorties d'annonces publicitaires colorées. Puis, ce sera au tour des cahiers de fin de semaine de bénéficier graduellement de la couleur pour leur première page. *L'agenda* du *Devoir* va aussi emboîter le pas dans cette direction.

Lorsqu'en 1995 Fuji annonce la sortie d'un appareil photo ré-



Exposition *Sympathy for the Devil* au Musée d'art contemporain, en 2008

volutionnaire 100 % numérique qui n'utilise pas de pellicule, c'est le début d'un rêve qui commence à se réaliser.

Le numérique

Cette invention n'aura pas tardé à fouetter la concurrence. Dès l'année 2000, Nikon lance son premier appareil photo numérique destiné aux photographes professionnels. Le boîtier seul coûte 7500 \$, avec un capteur qui dépasse à peine les trois millions de pixels.

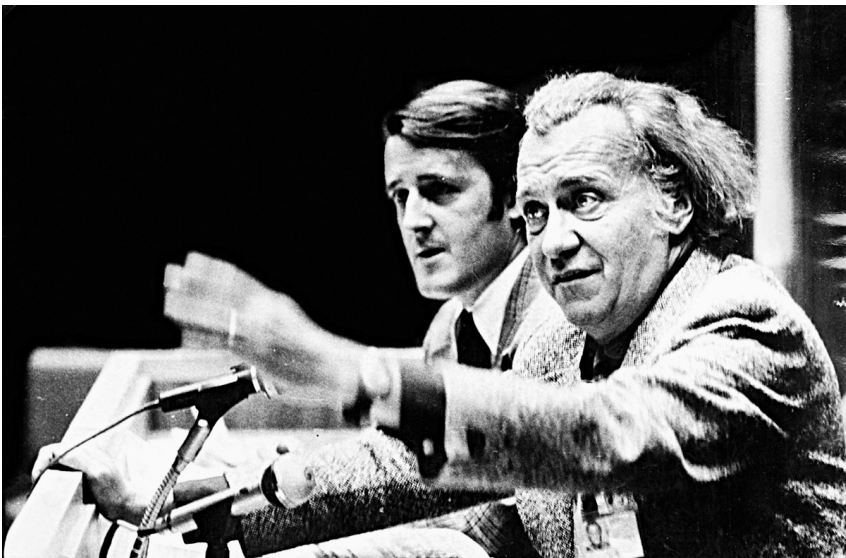
Trois années plus tard, Canon relève le défi en offrant un modèle numérique qui renferme un capteur plein format équivalent à la surface d'un négatif 35 mm

avec 11,5 millions de pixels! La qualité de ce nouvel appareil photo numérique trouve cependant son équivalence dans le prix à payer, qui se chiffre à 1000 \$ par million de pixels.

La performance accrue des appareils photo numérique autorise maintenant la publication de photos couleur qui peuvent couvrir la pleine grandeur des pages du *Devoir*.

Depuis le début de 2009, à la suite d'un changement d'imprimerie, presque toutes les pages du journal offrent la couleur à ses lecteurs.

Le Devoir



Brian Mulroney et le juge Robert Cliche lors des audiences de la Commission d'enquête sur le crime organisé, en 1974



Des juifs orthodoxes pour le OUI accueillent Jacques Parizeau à Boisbriand lors du référendum de 1995.

DE VISU



Une aquarelle de Felicity Tayler

SOURCE PFO

Œuvres sur papier tous azimuts

FRONTIÈRES FLUIDES
Galerie Pierre-François Ouellette
art contemporain
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
Montréal
Espace 216
Jusqu'au 6 février

MARIE-ÈVE CHARRON

Elles sont nombreuses, les nouvelles expositions à ouvrir leurs portes aujourd'hui. Profitant de ce début d'année, la plupart des galeries et centres d'artistes démarrent ainsi la saison avec une programmation toute neuve. Mais ce n'est pas le cas de Pierre François Ouellette, qui a peu fait relâche durant le temps des Fêtes, étant donné sa vision d'une galerie d'art: les vacances attirent les touristes, et les acheteurs potentiels.

C'est peut-être aussi pourquoi l'exposition avec laquelle le galeriste a passé la nouvelle année, intitulée *Frontières fluides*, présente des œuvres de petites dimensions sur papier basées sur les techniques de l'aquarelle, de la gouache et du lavis à l'encre. Technique, dimension et support contribuent à faire de ces œuvres des occasions d'achat pour tous les types de bourse.

Il serait toutefois injuste de réduire l'exposition à sa stratégie de vente. La sélection des 14 artistes, de générations et d'horizons différents, la porosité des frontières annoncées par le titre s'exprimant aussi sur ce plan, offre davantage. Non seulement accorde-t-elle son attention à des techniques souvent laissées pour compte, elle permet aussi de montrer une part méconnue du travail de certains artistes dont la visibilité passe par d'autres modes d'expression, comme c'est le cas pour Adad Hannah. En plus de fournir ces quelques curiosités, l'exposition intègre des artistes évoluant habituellement dans d'autres circuits, par exemple ceux de l'estampe et de l'illustration (Garen Bedrossian, Marc-Antoine Nadeau, Daniel Erban).

Vides, performances et lavis divers

En les réunissant de la sorte, l'exposition tend à ramener les œuvres sur le même plan, c'est-à-dire à les faire apprécier comme des objets finis et autonomes, alors que ce sont des œuvres qui occupent parfois une place singulière, voire marginale, dans un ensemble (autres disciplines) ou un contexte. Il en est ainsi des quatre dessins de Stéphane Gilot — dont trois sont déjà vendus et partis, créant un vide que le galeriste comblera sous peu avec d'autres dessins



Palette Man, de Balint Zsako

SOURCE PFO

de l'artiste — rattachés à son projet de film *La Forêt d'os*, développé dans le cadre d'une résidence au 3^e Impérial de Granby l'automne dernier. Il y est question d'une forêt revisitée par les rêves et la fiction.

Caroline Boileau ne s'adonne à la pratique de l'aquarelle que depuis 2007, activité qu'elle inscrit dans une démarche où les relations à l'autre sont basées sur le partage de souvenirs. Chez elle, les aquarelles ne se livrent pas d'elles-mêmes, ce que le galeriste a souhaité préserver dans l'exposition en programmant des performances de l'artiste — tous les samedis à 15h30 — lors desquelles Boileau invite les spectateurs à consulter, au sein d'un incubateur sanglé sur son corps, ses confidences écrites et dessinées. Un rituel préside donc à la découverte de ces œuvres, montrant des figures humaines arriérées ou absorbées par des surfaces chromatiques informes, organiques et imprévisibles.

Les œuvres de Felicity Tayler, parmi les plus stimulantes de l'exposition, font référence aux dimensions historique et politique de l'aquarelle. Les vues de paysages rappellent explicitement le travail des aquarellistes anglais au XVIII^e siècle, qui répéroraient ainsi les territoires conquis ou explorés. Ces considérations ne sont pas exclues du travail de Trevor Gould avec l'aquarelle. Il privilégie ici, dans trois œuvres au demeurant fort réussies, la figure du singe, alter ego peut-être de l'artiste ou, à tout le moins, son image critique.

A l'œuvre de Roberto Pellegri-nuzzi, une petite impression numérique dont le fini se confond volontiers avec celui du lavis à l'encre, aux dessins colorés et expressionnistes de Sadko Hadzihanovic, à ceux d'Ed Pien, tirés d'un corpus jusqu'ici gardé privé, s'ajoutent aussi les portraits à l'aquarelle de David Shaw et de Mary Hayes, lesquels ont plus d'impact. Privili-

giant les visages d'enfants, Hayes expose une vulnérabilité sourde, montrant leurs traits brouillés avec la matérialité même du médium.

Plus graphique, le travail du Hongrois Balint Zsako, basé à Toronto, dont c'est la première montréalaise, donne à voir par ses motifs une interprétation plus illustrative des frontières fluides avec des personnages masculins et féminins traversés par des liquides, hybridés avec des végétaux et livrés à des activités lubriques ou de création. L'artiste, qui sera présent pour le lancement d'une monographie le 16 janvier et, par ailleurs, pour sa participation à une exposition collective à la galerie de l'UQAM, fournit des œuvres somme toute jolies et plutôt polies. Qu'à cela ne tienne, les dessins de Daniel Erban, eux, offrent un pendant judicieusement sordide et irrévérencieux.

Collaboratrice du Devoir

Devantures de magasins

Loin des vitrines aguichantes de La Baie, l'art très urbain de Nadine Faraj propose de transformer un espace commercial vacant en lieu de réflexion sociale

PHARE

Nadine Faraj
Centre Articule, 262, rue Fairmount Ouest, jusqu'au 10 janvier.

JÉRÔME DELGADO

Ses lignes étoilées, larges Srayons blancs et noirs orientés vers un même centre, éblouissent les passants, rue Fairmount, depuis décembre. Et elles en éblouiront d'autres pendant deux jours seulement encore. Deux soirs, plutôt, puisque l'installation *Phare* prend forme au coucher du soleil.

Cette intervention à même la devanture vitrée du centre Articule, œuvre *in situ* signée Nadine Faraj, est un simple, mais efficace, mirage. A base de peinture noire, apposée directement sur la vitre, et d'une feuille blanche, à la fois rideau opaque et toile de fond translucide, l'œuvre donne l'impression d'être une image en deux dimensions, une surface plate.

Illuminer autrement

Les formes dessinées, composition spectaculaire à la manière des flèches d'une Rita Letendre, ne peuvent passer inaperçues. Leur éclairage (de l'intérieur) leur permet même d'être vues de très loin. Y compris de la rue Saint-Viateur, au dire de l'artiste — chose que l'on n'a pas pu tester cependant. En cette période où les rues deviennent concours de néons colorés, cet éclairage en noir et blanc illumine bien autrement.

Phare n'est pas qu'un exercice de séduction, qu'un étalage de savoir-faire. L'œuvre ne vaut pas tant par elle-même que par sa capacité à mettre en évidence (en lumière?) son environnement. Le bâtiment, ou plutôt le local, dans lequel elle s'enracine. Celui-ci n'est pas une architecture d'exception. Mais investi de la sorte, couvert des regards extérieurs ou, pis, évidé de son contenu, de ses fonctions habituelles, il devient symbole de tous ces espaces commerciaux vides, de ces abris perdus alors que la question du logement demeure un des problèmes majeurs de l'urbanité.

De près, *Phare* n'est d'ailleurs pas l'image parfaite qu'elle semble être au premier coup d'œil. Gravées presque dans le verre, rayées, griffonnées comme un graffiti, les lignes noires sont l'expression d'un geste répété à satiété. Un cri gestuel de révolte, bien qu'abstrait.

Ce n'est pas la première fois que cette diplômée de l'Université Concordia (2002), formée aussi dans la tradition

du dessin classique (à l'École des beaux-arts de Paris), expérimente cet art urbain encore marginal. Il y a quelques mois, c'est cependant dans une plus grande clandestinité qu'elle avait investi un (vrai) espace commercial vacant de la très courue Main, à hauteur du complexe eXcentris.

Un cas à part

En fait, c'est avec le soutien d'un organisme en bonne et due forme (la Maison de l'image et de la photographie — UMA) et du programme «A louer» de celui-ci que Nadine Faraj s'est initiée à l'art de la vitrine. Initiative indépendante de ce volet, l'intervention au centre Articule en est néanmoins une résultante directe.

«A louer» consiste à installer des œuvres dans des espaces vides jusqu'à ce qu'ils trouvent preneur. Dans le meilleur des cas, elles rehaussent l'endroit, le sortant de la banalité, et l'aident, selon l'UMA, à trouver un locataire. Sur la dizaine de

projets lancés ainsi, il est possible d'en voir actuellement rue Ontario Est.

Phare est un cas à part. Présentée pendant les semaines «de congé» propres aux lieux de diffusion de l'art contemporain, l'œuvre de Nadine Faraj comble un vide culturel devenu la norme. A Articule, comme dans d'autres centres d'artistes, on tente de trouver des manières inusitées de ne pas interrompre le fil de la programmation.

Reste que le commentaire de l'artiste est toujours pertinent. N'y a-t-il pas mieux à faire de tous ces bureaux fermés, et probablement chauffés au minimum question d'empêcher la tuyauterie de geler, surtout lorsque le temps, dans tous les sens du terme, est propice tant au partage (Noël) qu'à grelotter dehors?

Parmi les autres lieux qui demeurent ainsi «ouverts», notons La Centrale, qui depuis qu'elle a ouvert boulevard Saint-Laurent (au numéro 4296) s'efforce d'exposer en continu.

Y compris l'été, lors de cette autre période de «vacances» généralisées. En cours pendant encore deux semaines, l'installation en vitrine *Santaphores*, de Jacinthe Loranger et Leyla Majeri, consiste en une crèche bien loin de la scène chrétienne. Quatre enfants et une ombre, dans une sorte de théâtre de marionnettes, racontent l'histoire d'une meurtrière... Voilà comment la Nativité peut appeler la mort.

Collaborateur du Devoir



MICHAEL FLOMEN

La vitrine installée par Nadine Faraj



CINÉMA

LES
LUNDIS ÉTUDIANTS

3/1 sur présentation de la carte d'étudiant

BOITE NOIRE
TOUT LE CINÉMA DU MONDE



Michael Cera et Portia Doubleday dans *Youth in Revolt*, de Miguel Arteta

SOURCE ALLIANCE

Les chemins de la liberté

Comédie d'ados, *Youth in Revolt*? Oui et non.

YOUTH IN REVOLT

De Miguel Arteta. Avec Michael Cera, Portia Doubleday, Jean Smart, Steve Buscemi, Zach Galifianakis, Ray Liotta. Scénario: Gustin Nash, d'après le roman de C. D. Payne. Photographie: Chuy Chavez. Montage: Pamela Martin, Andy Keir. Musique: John Swihart. Etats-Unis, 2009, 90 minutes.

MARTIN BILODEAU

Miguel Arteta appartient à une petite famille de cinéastes indépendants nord-américains, de celle incluant entre autres Rose Troche, Jeremy Podeswa, Michael Cuesta, Nicole Holofcener, et j'en passe. Ces cinéastes vigoureux et résolument atypiques cultivent leurs projets de films durant plusieurs années, et dans l'intervalle gardent la main en réalisant des épisodes

de séries télévisées de qualité (*Six Feet Under*, *Big Love*, *The L Word*, *Ugly Betty*, *Dexter*, *Weeds*, etc.). On les voit peu, on les connaît encore moins, mais leur art s'affine, si l'exemple d'Arteta peut servir d'indicateur.

Youth in Revolt, son troisième long métrage en douze ans — après *Star Maps* en 1997 et surtout le très épatant *The Good Girl* en 2002 —, ne paraît pourtant pas du bon pied. Michael Cera, sa vedette, y campe un gamin de seize ans, puceau et timoré, deux ans après *Superbad* et *Juno*, où il avait le même âge et occupait la même fonction, et après avoir enfilé depuis quelques rôles de jeune adulte (*Nick and Norah's Infinite Playlist* et *Paper Heart*). Il faut donc accepter la convention selon laquelle Cera, dans le rôle de Nick, subit le comportement immature (Jean Smart) de sa

mère divorcée et de son amant irresponsable (Zach Galifianakis) et les suit tel un caniche à la campagne lorsque ceux-ci

Outre une présence rare chez un si jeune acteur, Michael Cera possède un don irrésistible pour les tirades

décident d'aller y passer quelques jours de vacances.

Le film, du reste, commence vraiment là, à la campagne, avec la rencontre de Nick et Sheeni (Portia Doubleday), une adolescente délurée vivant sous le régime ultrareligieux de ses parents (M. Emmet Walsh et Mary Kay Place, dans un épatant duo). Il tombe amoureux, elle voit en lui un possible salut, il s'invente un alter ego façon Allen-Bogart dans *Play It Again Sam*, qui le pousse à la révolte, seul chemin vers la liberté et celle qu'il aime.

Comédie d'ados, *Youth in Revolt*? Oui et non. Toutes les caractéristiques habituelles sont présentes dans l'intrigue et les personnages, mais le scénario tiré du roman de C. D. Payne les détourne à des fins

plus subversives. Le film, à cet égard, fait l'éloge de la désobéissance et fait donc entendre en écho la leçon de *The Graduate*. Cela dit, le scénario, un peu maladroit par moments, donne à voir une série de gestes délicieusement coupables, mais nous prive de leurs conséquences. Quelques éléments fantaisistes, plus ou moins bien amenés, embrouillent aussi la lecture du film réalisé avec beaucoup d'aplomb par Arteta malgré tout. Le cinéaste d'origine portoricaine manie l'humour et le

drame avec assurance, et ses plans très parlants prolongent le discours d'une intrigue essentiellement articulée par les dialogues.

Et quels dialogues! Au final, ce qui s'annonçait comme la faiblesse de *Youth in Revolt*, soit Michael Cera, en constitue sa force. Outre une pré-

sence rare chez un si jeune acteur, Cera possède un don irrésistible pour les tirades. Lorsque le texte est à la hauteur, comme c'est le cas ici, on le croirait enfant de Molière. Sa révolte sonne comme de la musique.

Collaborateur du Devoir

NOMINATION AUX GOLDEN GLOBES®
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

4 NOMINATIONS AUX EUROPEAN FILM AWARDS
MEILLEUR RÉALISATEUR • MEILLEURE ACTRICE

FESTIVAL DU FILM DE NEW YORK | FESTIVAL DU FILM DE CANNES
SOIRÉE DE CLÔTURE | SÉLECTION OFFICIELLE

★★★★★ «CAPTIVANT!
PENÉLOPE CRUZ EST LUMINEUSE!»
- Normand Provencher, Le Soleil

PENÉLOPE CRUZ
ÉTREINTES BRISÉES

UN FILM DE ALMODÓVAR

www.losabrazosrotos.com
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

13 PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE
VOYEZ LA BANDE-ANNONCE SUR WWW.LOSABRAZOSROTOS.COM

**L'ENTRAIDE
NE DOIT PAS ÊTRE
MISE AU CHÔMAGE.**



CENTRAIDE. PLUS QUE JAMAIS.

www.centraide-mtl.org

L'AGENDA

**L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES**

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

CINÉMA

Tout ça pour une bague...

LEAP YEAR
(V.F.: ANNÉE BISSEXTILE)
Réalisation: Anand Tucker. Scénario: Deborah Kaplan, Harry Elfont. Avec Amy Adams, Matthew Goode, Adam Scott. Image: Newton Thomas Sigel. Montage: Nick Moore. Musique: Randy Edelman. États-Unis, 2010, 100 min.

ANDRÉ LAVOIE

Certains comédies romantiques vous donnent un goût irrésistible de... célibat. Elles racontent ainsi leur cible puisque ces intrigues amoureuses qui se concluent souvent au moment où les vrais problèmes commencent ont pour fonction de cultiver le grand rêve conjugal, et la machine économique qui l'alimente.

Leap Year figure parmi ces productions qui ne risquent pas d'attendrir toutes les bonnes âmes et de faire sonner les tiroirs-caisses. Capable du convenable (*Hilary & Jackie*, *Shopgirl*) mais aussi du déplorable (*And When Did You Last See Your Father?*), Anand Tucker n'avait ici qu'une envie: jouer au touriste en Irlande et tenter de remplir le vide du scénario de Deborah Kaplan et Harry Elfont, eux dont *Made of Honor* constitue le dernier exploit... C'est dire à quel point on voit vert dans *Leap Year*.

Anna (Amy Adams, une candeur ici trop fabriquée pour être craquante) ne débarque pas en Irlande pour lever le coude ou se perdre dans les montagnes, elle dont l'existence est réglée comme du papier à musique et qui, vous l'avez deviné, a horreur des surprises. Son compagnon de longue date (quatre ans, tout de même), un cardiologue (Adam Scott, un acteur qui n'a vraiment pas peur du ridicule, vestimentaire par exemple) dont le cœur est quelque part au niveau du portemonnaie, tarde à lui faire la grande demande. Qu'à cela ne tienne:

elle ira le rejoindre lors d'un congrès à Dublin, voulant poursuivre une curieuse tradition irlandaise faisant en sorte que, le 29 février, ce sont les femmes qui prennent les devants, une bague à la main.

Evidemment, de Boston à Dublin, il y a un océan à traverser, mais bien d'autres épreuves attendent cette voyageuse toujours tirée à quatre épingles, même après les pires tempêtes, fermement accrochée à sa valise Louis Vuitton (presque un personnage du film...). Égarée en pleine campagne irlandaise, il lui faudra un chauffeur et elle tombe alors sur le ténébreux Declan (Matthew Goode, bellâtre sans flamme), bum de bonne famille méprisant ouvertement les caprices (nombreux, risibles, affligeants) de sa cliente. La suite, je vous la donne en mille: entre visites guidées et détours cauchemardesques, ces deux clichés diamétralement opposés vont commencer à ressembler à des êtres humains en mal de romantisme.

Que la formule soit usée à la corde, et plaise encore, cela n'a rien d'un crime. Mais qu'autant de paresse s'étale sur l'écran et que les paysages tiennent lieu de bouée de sauvetage pour dissiper de furieuses envies de sommeil, voilà qui ne rehausse en rien la noblesse du genre. On cherche quelques bons mots d'esprit, une quelconque humanité derrière ces pantins désarticulés et, surtout, un possible élan de tendresse de notre part devant ces âmes en peine sur les malheurs desquelles il faudrait pleurer. Ma compassion, je la réserve pour autre chose qu'une pauvre fille à talons hauts pataugeant dans la bouse de vache ou s'étonnant que son cellulaire ne fonctionne pas sur un autre continent. Certains ont les problèmes qu'ils méritent.



SOURCE UNIVERSAL

Collaborateur du Devoir

Leap Year figure parmi ces productions qui ne risquent pas d'attendrir toutes les bonnes âmes et de faire sonner les tiroirs-caisses.

Fin du monde sur fond d'hémoglobine

DAYBREAKERS
Réalisation et scénario: Michael et Peter Spierig. Avec Ethan Hawke, Willem Dafoe, Claudia Karvan, Michael Dorman, Vince Colosimo, Isabel Lucas, Sam Neill. Image: Ben Nott. Musique: Christopher Gordon. Montage: Matt Villa.

ODILE TREMBLAY

Bien des cinéastes affichent leur pessimisme pour l'avenir de la planète. Avec *Daybreakers*, les frères Spierig, six ans après leur *Undead* peuplé de morts-vivants, concoctent leur propre production post-apocalyptique de science-fiction sanglante avec nouveaux vampires au menu. Majoritaires, cette fois.

L'action se déroule en 2019 et l'humanité, victime d'une mystérieuse épidémie, se résume à une horde de vampires assoiffés du sang des derniers humains survivants, ces derniers traqués, au bord de l'extinction. Alors que les banques de sang s'amenuisent, des émeutes et des barrages éclatent.

L'idée de base est alléchante: un vampire hématalogue (Ethan Hawke, trop raide) veut imposer une formule de sang artificiel à ses congénères afin



SOURCE MAPLE PICTURES

Ethan Hawke et Willem Dafoe dans *Daybreakers*, des frères Michael et Peter Spierig

de sauver les humains, mais il se met ensuite en quête d'une

cure pour réhumaniser les vampires. Un épisode de frère ennemi paraît plaqué, tout comme l'arrivée d'une belle humaine (Claudia Karvan), apparemment chargée du parfum de romance. Willem Dafoe, dans la peau d'un homme qui aidera le héros à mettre au point une méthode explosive de dévampirisation, s'amuse tout plein, possède la dégaîne de l'emploi (il a souvent ce type de rôles). De tous les acteurs, Dafoe est celui qui tire le mieux son épingle du jeu. Sam Neill se voit travesti en homme d'affaires qui rêve de détruire entièrement la race humaine: figure d'une seule pièce, difficile à nuancer.

Le scénario s'étiole, tourne bientôt en rond, avec de nom-

breux revirements prévisibles et redondants, mais le traitement du film se révèle fort soigné. Des jeux de couleurs souvent délavées sont bien adaptés à cet univers de fin du monde. Les effets spéciaux et les maquillages (têtes qui explosent, corps qui se désintègrent, vampires transformés en chauve-souris et maints morts-vivants à effets d'hémoglobine particulièrement hideux) relèvent du grand art. George A. Romero ne faisait pas mieux pour ses zombies dans les plus spectaculaires productions du genre.

Nonobstant ses timides interprétations d'acteurs et son scénario bientôt aplati, *Daybreakers* s'impose comme un bon film d'ambiance, de réalisation, aux

beaux plans de machineries infernales et de créatures terrifiantes. Le bruitage contribue à nourrir la lourde atmosphère, déparée pourtant par une musique trop inoffensive. Mais vampires pour vampires, ceux-ci possèdent le mérite de la vraisemblance et des effets-chocs très professionnels. Ce qui est déjà beaucoup.

Le Devoir



SOURCE MAPLE PICTURES

Une scène de *Daybreakers*

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
du 29 décembre 2009 au 4 janvier 2010

1	HARRY POTTER & THE HALF-BLOOD PRINCE
2	DE PÈRE EN FLIC
3	TWILIGHT
4	MILLÉNIUM: LE FILM
5	RÉTRO BYE BYE Volume 1 (1968-1981)
6	INGLOURIOUS BASTERDS
7	LES PARLEMENTERIES
8	UP
9	DISTRICT 9
10	LOST Season 5
11	ONE TREE HILL Season 5
12	NIGHT AT THE MUSEUM 2: BATTLE OF THE SMITHSONIAN
13	JEAN-MARC PARENT Urgence de vivre
14	OSS 117: RIO NE RÉPOND PLUS
15	LES CANADIENS: 100 ANS Le coffret
16	JENNIFER'S BODY
17	KAAMELOTT Livres 2
18	QUENTIN TARANTINO COLLECTION
19	9
20	PLANÈTE TERRE: SÉRIE COMPLÈTE

www.cinemaduparc.com
consultez notre site internet

LES MEILLEURS FILMS À VOIR AUX MEILLEURS PRIX

Méto Place des arts 3575 Du Parc 514-281-1900
Autobus 80 / 129

CINÉMA DU PARC
STATIONNEMENT 3 HEURES: 2\$

LITTÉRATURE

ROMAN

Tout compte

C'est léger, pétillant. C'est caustique par moments, mais très romantique en même temps. C'est *Addition*: une sorte de *Rain Man* au féminin, où l'héroïne nous contamine au point de nous faire voir la normalité comme la pire des tares.

L'auteure, Toni Jordan, une Australienne dans la jeune quarantaine découvre chez nous par la maison d'édition Alto, se met dans la peau d'une obsessionnelle compulsive à qui elle emprunte la façon de s'exprimer, de penser, de voir le monde. Une obsessionnelle compulsive pour qui tout compte.

«*Tout compte.*» Ce sont les deux premiers mots du roman. À prendre au pied de la lettre. Tout compte pour Grace Lisa Vanderburg, 35 ans, institutrice de métier mais en congé de maladie forcé. Le moindre petit détail a son importance maniaque, rien n'échappe à sa vigilance. Le moindre écart à sa routine de tous les jours provoque chez elle un état de panique incontrôlable.

Surtout, tout compte pour elle, dans le sens de compter de 1 à 10, de 10 à 100, et ainsi de suite. Grace Lisa Vanderburg ne peut s'empêcher de compter: ses pas, ses bouchées, ses broches à dents...

Elle est du genre à repérer tout de suite combien de lettres composent votre nom et votre prénom, combien de fleurs sont imprimées sur la chemise hawaïenne que vous portez, combien de graines de pavot ornent

le gâteau à l'orange que vous lui offrez. Pour elle, c'est simple: «*Chaque chose et chaque personne sont reliées par une formule mathématique.*»

Son bien le plus précieux, celui qu'elle sauverait en premier en cas d'incendie: une boîte de réglottes de couleur en bois, réglottes sur lesquelles elle a appris à compter. Ça vous donne une petite idée?

Mais que s'est-il donc passé? S'agit-il d'un défaut de fabrication, d'une maladie de naissance, ou existe-t-il un quelconque événement déclencheur? Les premiers mots de la deuxième phrase du roman vous fourniront, pour peu que vous y prêtiez attention, un précieux indice: «*Peu après l'accident* [...]»

À quel prix devient-on partie intégrante de la normalité? Pourquoi n'aurait-on pas le droit d'être différent? C'est le genre de questions que Grace se pose à elle-même. Et qu'elle amène les autres à se poser.

De quel accident s'agit-il au juste? Vous ne le saurez qu'à la toute fin d'*Addition*. Entre-temps, vous aurez fait la connaissance de l'entourage de Grace Lisa Vanderburg — Grace pour les intimes. A commencer par un savant fou, mort il y a plus de 60 ans, dont la photo encadrée ne quitte pas la table de chevet de Gra-

ce: elle connaît tout de lui, elle l'aime à la folie, il est son amant imaginaire.

L'imaginaire: c'est sa bouée, mis à part les chiffres. Grace adore inventer des vies aux gens qu'elle croise dans la rue. Elle imagine leur passé, leur avenir, les voit même mourir.

Dans la réalité, elle a quand même une mère, qui l'appelle tous les dimanches soir à la même heure. Une mère maniaque à sa manière, qui n'en finit plus de ressasser des histoires morbides, des histoires d'accidents qui tournent mal, forcément.

Grace a aussi une sœur, qui a réussi, qui mène une vie normale... et fade, avec son mari riche et ses enfants bien élevés. Tout le contraire d'elle-même, quoi!

Celle de qui Grace se sent le plus proche, au fond, reste sa nièce de 10 ans. Avec qui elle peut

délirer autant qu'elle veut, donner libre cours à ses obsessions, multiplier les gros mots, se moquer de ceux qui mènent une vie normale... et fade.

Arrive un jour dans le décor un bel Irlandais qui remplacera l'amant imaginaire dans le lit de Grace. S'en suivra une histoire d'amour et de sexe dont on se voudrait dévoiler les détails croustillants. Mais disons que c'est le genre d'histoire qui change une vie... jusqu'à un certain point.

Jusqu'à quel point Grace peut-elle devenir la femme qu'elle

n'est pas? Jusqu'à quel point peut-elle se débarrasser de ses excentricités? Et à quel prix?

A quel prix devient-on partie intégrante de la normalité? Pourquoi n'aurait-on pas le droit d'être différent? C'est le genre de questions que Grace se pose à elle-même. Et qu'elle amène les autres, autour, ceux qui l'aiment, à se poser.

Il y aura bien quelques séances de thérapie, des ordonnances d'antidépresseurs, mais à quoi bon, si c'est pour être privée de toute libido et de toute vivacité d'esprit, si c'est pour devenir étrangère à soi-même, vivre prisonnière de deux cerveaux qui se font la lutte à l'intérieur...

Astucieuse, l'auteure place le lecteur devant un dilemme. Un dilemme vu de l'intérieur, par l'entremise de Grace, à qui il est impossible de ne pas s'identifier.

Astucieuse, surtout, dans la manière, Toni Jordan. Ce ton par-dessus la jambe qu'elle emprunte, qui envoie tout valser, qui se permet toutes les fantaisies. Ce rythme qu'elle impose, rapide, saccadé. Et ces images qu'elle fait débouler, drôles, inusitées.

D'accord: il y a des tics, de la surcharge au passage dans *Addition*. On aurait aimé quelques ellipses. Mais les excès semblent faire partie du jeu dans ce roman où l'on en vient soi-même à penser comme l'héroïne: tout compte.

ADDITION

Tony Jordan

Traduit de l'anglais (australien)

par Jean Guilloineau

Alto

Québec, 2009, 376 pages

HISTOIRE

Nouvelle-France et autre monde

MICHEL LAPIERRE

Qui aurait cru que, pour inscrire dans l'histoire universelle la Nouvelle-France, dont le Québec est l'héritier, il fallût exhumier l'œuvre de Francis Parkman (1823-1893) et l'interpréter à la lumière de l'érudition actuelle? Voilà pourtant ce qu'a fait le Canadien Allan Greer professeur d'histoire (maintenant à McGill). Greer a inclus dans son recueil, un texte où il traite de Parkman par rapport à l'ensemble des spécialistes états-uniens de la colonisation de l'Amérique du Nord. Il ne craint pas d'y écrire: «*Parkman sous-entend sans cesse que la Nouvelle-Angleterre est à la Nouvelle-France ce que l'homme est à la femme.*»

Greer a compris que l'historien, doublé d'un écrivain et menacé par la crise nerveuse aussi bien que par la cécité, s'inspirait des forces antagoniques des romans de Walter Scott. Parkman vivait dans sa chair et son inconscient la lutte d'une Amérique française et canadienne, intuitive, numériquement faible, tournée vers les forêts et les autochtones, contre une Amérique anglo-saxonne, raisonneuse, plus peuplée et plus puissante, formée de colonies côtières encore trop liées à la mer et à l'Europe.

L'historien américain se disait «*chanté jour et nuit par les images de la nature sauvage*» en préparant les volumes de *France and England in North America*, son ouvrage immense. La vision «transnationale», continentale, de Parkman entraîne Greer vers

une réflexion féconde sur les tentatives récentes de l'historiographie canadienne-anglaise, états-unienne et québécoise de la Nouvelle-France.

Envisagés dans une nouvelle perspective, les rapports entre les missionnaires, en particulier les Jésuites, et les Amérindiens deviennent de vrais échanges. Ils complètent un phénomène plus profane: le métissage des mentalités entre les coureurs des bois et les autochtones.

«*Ainsi, la conversion n'est pas vue, explique Greer, comme la conclusion d'une histoire de triomphe européen, mais comme un des aspects d'une histoire d'interpénétration culturelle par laquelle les Amérindiens ont été christianisés et le christianisme, amérindianisé.*» Cette brillante découverte rappelle la pensée de Jacques Ferron, si éloignée des milieux universitaires.

En soulignant que, dès 1724, on publia au Mexique la traduction espagnole d'une vie de Kate-ri Tekakouitha (1656-1680), livre édité à Paris sept ans plus tôt sur la mystique iroquoise, Greer insinue que la Nouvelle-France a provoqué la rencontre inusitée de cultures très différentes dans l'espoir de recomposer la face du monde. Ce qui aurait autant charmé qu'ému Ferron.

Collaborateur du Devoir

LA NOUVELLE-FRANCE ET LE MONDE

Allan Greer

Boréal

Montréal, 2009, 312 pages

VIENT DE PARAÎTRE

Les plus beaux musées du monde

Feuilleter *Le Musée des musées*, c'est faire le survol en un coup d'œil de 13 des plus beaux musées du monde. Les files et les hordes de touristes en moins.

Des trésors de l'Ermitage à Saint-Petersbourg au Rijksmuseum d'Amsterdam, des chefs-d'œuvre espagnols du Prado aux œuvres du MoMA, bastion new-yorkais de l'art contemporain, ce voyage à travers les styles et les époques, commenté par de grands spécialistes de l'histoire de l'art, a de quoi rassasier tous les férus des beaux-arts. On aime d'ailleurs la reproduction impeccable des tableaux, de *La Joconde* aux *Ménines* de Vélasquez, sans oublier *Les Femmes d'Albi* de Picasso et le *dripping* de Jackson Pollock. On reproche toutefois aux auteurs de ce musée imaginaire l'absence d'institutions majeures (le Guggenheim, le Musée d'anthropologie de Mexico, etc.), l'oubli de tout un pan de l'art, celui de la sculpture, et des arts premiers, complètement occultés de ce grand album des merveilles du monde.

Isabelle Paré

LE MUSÉE DES MUSÉES

LES CHEFS-D'ŒUVRE DES PLUS GRANDS MUSÉES DU MONDE
Éditions Gründ, 2009, 399 pages

Tour d'horizon de l'art contemporain

Ceux qui ne connaissent rien à l'art contemporain mais aimeraient bien y tremper un orteil se réjouiront du *Grand livre de l'art contemporain*, signé Charlotte Bonham-Carter et David Hodge, publié aux éditions Hurtubise. On y présente des œuvres et une introduction au travail de quelque 200 artistes provenant d'un peu partout dans le monde, dont le plus ancien est Francis Bacon, peintre irlandais né en 1909 et mort en 1992. Commentant le parcours

du dernier siècle en matière d'art contemporain, Richard Cork, en introduction, souligne la fulgurante ascension des femmes dans ce domaine, ainsi que l'apport majeur de la photographie, revenue aujourd'hui au premier plan après le rejet de l'art figuratif au début du XX^e siècle.

Caroline Montpetit

GRAND LIVRE DE L'ART CONTEMPORAIN

Charlotte Bonham-Carter
et David Hodge
Éditions Hurtubise, 2009

Dangereuse planète

Les livres sur la planète se multiplient depuis la dernière décennie, et ce dernier vient s'ajouter à la pile. *Terre insoumise* s'attarde aux furies de la nature et autres phénomènes dévastateurs qui frappent la boule. Éruptions volcaniques, séismes meurtriers, tornades, avalanches et tsunami: l'ouvrage fait l'inventaire des plus récents cataclysmes survenus avec force photos et textes à l'appui. Du tremblement de terre de Kōbē à *Katrina*, en passant par l'explosion du Pinatubo en 1991, ce vaste reportage photo nous rappelle que, quand la nature gronde, la planète bleue n'est pas toujours un havre tranquille pour l'homme.

Caroline Montpetit

TERRE INSOUMISE

Jean-Paul Viard
Éditions Gründ
Paris, 2009-10, 188 pages

Dialogue entre deux artistes

Ils disent qu'ils s'équilibrent l'un l'autre. Ils peignent ensemble et séparément. Le livre *Échos d'un autre monde*, réunissant les œuvres de Janine Carreau et de Pierre Gauvreau, a été conçu pour accompagner l'exposition du même nom, présentée à la galerie Michel-Ange, de Montréal, jusqu'au 1^{er} novembre

dernier. On y retrace l'histoire des deux artistes, leur vie parallèle puis commune.

Dès ses débuts, avant même le manifeste *Refus global*, Pierre Gauvreau avait reçu des échos favorables de la presse. Tancrède Marsil, critique, dira de lui en 1947 qu'il est «*l'artiste habituellement le plus attrayant*» de l'exposition du 75 de la rue Sherbrooke Ouest.

Janine Carreau, pour sa part, s'initie dès l'enfance à la peinture et à la photographie, sans se décider à choisir entre les deux. Le livre suit donc à la trace ces destins croisés, et l'ombre de Claude Gauvreau, frère du peintre, poète et dramaturge, plane aussi sur le livre, par ses textes, mais aussi parce qu'il a donné leurs titres à plusieurs tableaux de Pierre. Tableaux et cadavres exquis effectués à différentes époques, exploitant toujours au maximum la couleur, sont reproduits à travers tout le livre.

Caroline Montpetit

ÉCHOS D'UN AUTRE MONDE

Janine Carreau et Pierre Gauvreau
Galerie Michel-Ange, 2009,
192 pages

D'amour et de magie

L'amour et la magie ont toujours fait bon ménage, lit-on dans l'introduction. Le premier est d'ailleurs un excellent client du second. «*L'un comme l'autre sont empreints de mystère et partagent un vocabulaire commun*», écrit encore Marie-Charlotte Delmas, en marge de son joli livre *Petits et grands secrets de la magie amoureuse, charmes et sortilèges populaires*, paru aux éditions Fejaine.

Encore aujourd'hui, chacun y trouvera son compte. Sachez par exemple, mesdames, que le jaune d'œuf a le pouvoir de rendre les hommes amoureux ou que, jeunes filles, rêver à la pleine lune peut augurer que vous trouverez bientôt un époux.

L'ouvrage détaille ainsi les oracles portés par les fleurs, les arbres ou les pierres, les

philtres d'amour et de mort, comme certaines légendes qui prévoient par exemple l'éternel retour des amants. Aussi improbables qu'ils soient, ces oracles ont le mérite de charrier avec eux une immense poésie. Et on feuilletera cet ouvrage un peu comme on le fait pour un livre de contes, avec le regard allumé d'un enfant.

Caroline Montpetit

PETITS ET GRANDS SECRETS DE LA MAGIE AMOUREUSE

CHARMES ET SORTILÈGES POPULAIRES
Éditions Fejaine
Paris, 2009, 144 pages

Encore des contes de sages pour rêver

La très jolie collection des «Contes des sages», parue au Seuil, vient de faire encore deux petits: *Contes des sages Peaux-Rouges*, de Pascal Fauliot et Patrick Fischmann, et *Contes des sages nomades*, de Patrick Fischmann. D'entrée de jeu, le premier propose un conte de la création du monde, où le Hibou, très curieux, a été condamné à dormir le jour pour être moins dérangé. Mais c'est en fait l'histoire d'un écureuil roux changé en vieil Indien malade qui y sera contée. Le second s'ouvre sur ces mots envoûtants: «*le monde invisible est peuplé*», et il nous emmène directement dans le désert auprès d'un chamelier. Comme tous les autres titres qui composent cette superbe collection, les deux ouvrages sont très finement reliés et illustrés d'images évocatrices.

Caroline Montpetit

CONTES DES SAGES PEAUX-ROUGES

Pascal Fauliot et Patrick Fischmann
Le Seuil
Paris, 2009, 237 pages

CONTES DES SAGES NOMADES

Patrick Fischmann
Le Seuil
Paris, 2009, 236 pages

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 29 décembre 2009 au 4 janvier 2010

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 LE SYMBOLE PERDU Dan Brown (JC Lattès)	1 DU NOUVEAU DANS LA MIJOTEUSE Collectif (ADA)
2 LA PREMIÈRE NUIT Marc Levy (Robert Laffont)	2 LE GUIDE DU VIN 2010 Michel Phaneuf / Nadia Fournier (de l'Homme)
3 L'ÉNIGME DU RETOUR Dany Laferrière (Boréal)	3 SEXY L.-F. Marcotte (Flammarion Québec)
4 LE JEU DE L'ANGE Carlos Ruiz Zafón (Robert Laffont)	4 CÉLINE AUTOUR DU MONDE Gérard Schachmes (Libre expression)
5 LE COCON Janette Bertrand (Libre expression)	5 MIEUX-LES RECETTES DE PLATS MIJOTÉS Carole Heding Munson (ADA)
6 PARADIS CLEF EN MAIN Nelly Arcan (Coups de tête)	6 LE GUIDE DE L'AUTO 2010 Denis Duquet (Trécaré)
7 MILLÉNIUM T. 3: LA REINE DANS LE... Stieg Larsson (Actes Sud)	7 LA SOUVERAINETÉ DU QUÉBEC Jacques Parizeau (Michel Brûlé)
8 PUTAIN Nelly Arcan (Seuil)	8 LES PLUS GRANDS PEINTRES... David Garfi (Hurtubise HMH)
9 LA TRILOGIE BERLINOISE Philip Kerr (Du Masque)	9 MON DERNIER REPAS Mélanie Duneau (ADA)
10 L'ARRACHEUSE DE TEMPS Fred Pellerin (Sarrazine)	10 LE WHY CAFÉ John P. Strelecky (Dauphin Blanc)
JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 L'ANNIVERSAIRE D'ASTÉRIX ET OBÉLIX Uderzo (Albert René)	1 THE LOST SYMBOL Dan Brown (Doubleday)
2 LA MORTE QUI MARCHAIT T. 1 Linda Joy Singleton (ADA)	2 THE ROAD Cormac McCarthy (Knopf)
3 HÉSITATION Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)	3 ECLIPSE Stephanie Meyer (Little Brown & Co)
4 LE BAISER DU VAMPIRE Melissa De La Cruz (Albin Michel)	4 DEAD UNTIL DARK Charlaine Harris (Ace Books)
5 LE GUIDE OFFICIEL DU FILM TWILIGHT Mark Cotta Vaz (Hachette)	5 THE LOVELY BONES Alice Sebold (Little Brown & Co)
6 PIRATE-O-MAMIE A. Niehaus / A. Hecker (Hurtubise HMH)	6 THE VAMPIRE DIARIES: THE AWAKENING Lisa Jane Smith (Harper Collins)
7 LES NOMBRILS T. 4: DUEL DE BELLES Delaf / Dubuc (Dupuis)	7 THE GIRL WITH THE DRAGON TATTOO Stieg Larsson (Penguin Books)
8 LE ROYAUME DE LA MAGIE Geronimo Stilton (Albin Michel)	8 EVERMORE: THE IMMORTALS Alyson Noel (Griffin)
9 LES VAMPIRES DE MANHATTAN Melissa De La Cruz (Albin Michel)	9 SHERLOCK HOLMES THE COMPLETE 1 Arthur Conan Doyle (Bantam Books)
10 VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)	10 TEMPTED V. 06: A HOUSE OF NIGHT P. C. Cast / Kristin Cast (St.Martin's Press)

Jouez la carte de la culture!



LIVRES

LITTÉRATURE SUISSE

L'inflexible douceur de Robert Walser

Poèmes et prose de l'écrivain suisse témoignent d'un irrépressible mouvement d'écriture

PATRICK KÉCHICHIAN

On peut entrer par beaucoup de portes dans l'œuvre de Robert Walser. D'ailleurs, les murs sont tombés depuis longtemps. Tout est ouvert, accessible: on est toujours un hôte bienvenu; on ne re-part pas chargé d'un lourd fardeau de questions insolubles, mais au contraire comme allégé. Riche d'une bienheureuse pauvreté, pourrait dire Walser, lavé de tout orgueil...

L'écrivain suisse de langue allemande, qui est né à Bienne en 1878 et est mort dans la neige, aux abords de l'asile d'Herisau (canton d'Appenzell), le jour de Noël 1956, est à présent bien connu en France. C'est Marthe Robert qui traduisit en français un premier livre, un roman, *Jakob von Gunten* (sous le titre *L'Institut Benjamenta*, chez Grasset en 1960, repris en «Imaginaire» chez Gallimard en 1981). L'Âge d'homme, puis Gallimard, avec les traductions de Jean Launay et Bernard Lortholary, défrichèrent l'étrange continent de la prose walserienne.

Le roman — on n'en connaît que quatre — ne s'y taillait pas la part du lion, comme si ce genre en ma-

jesté ennuyait, entravait, par les lois et les rigidités qu'il appelle, l'irrépressible mouvement d'écriture de Walser. «*Dans une main, il y a souvent une volonté propre qui se rebelle et qu'il faut briser. À condition d'y mettre soi-même de l'énergie et de la douceur, on peut la rendre merveilleusement docile, souple et obéissante*», écrivait-il en 1904.

Au cours des dernières années, les Éditions Zoé, grâce notamment à la traductrice et critique Marion Graf, ont permis d'accéder aux vraies dimensions de cette écriture, à l'énergie qui l'anime, sur les rives confondues du rire et des larmes.

Plusieurs recueils collectifs, notamment les deux volumes de *Proses brèves* (1999 et 2000) et tout ce qui relève du *Territoire du crayon* (2003), c'est-à-dire l'écriture minuscule des «microgrammes», dernière étape de l'œuvre, avant l'interruption définitive en 1933, témoignent de l'inflexible douceur de Robert Walser.

Aujourd'hui, c'est une part moins connue, peut-être pas la plus essentielle, que donne à lire Marion Graf. Les poèmes de Walser, dont elle a composé cette anthologie d'une cinquantaine de textes, furent écrits en diverses époques. Ceux de la jeunesse ont

des airs de ritournelles. «*Je suis élu pour parcourir / de vastes lointains oubliés*». La liberté du ton et de l'inspiration est encore tenue, encadrée. À partir de l'époque où l'écrivain revint à Bienne, puis résida à Berne — entre 1919 et 1933 — et notamment pour les textes calligraphiés selon la technique des «microgrammes», une tonalité nouvelle, plus proche des textes en prose, apparaît.

Ces «*rimés saugrenues ou humoristiquement plates*», ces «*vers boiteux*», ces «*inversions grammaticales aléatoires*», comme les décrit Jochen Greven, ont un charme mystérieux, débarrassé de tout prestige esthétique: «*Étrange qu'une certaine beauté en nous / soit impropre à l'usage artistique*.»

Les quelques *Morceaux de prose* traduits aujourd'hui ont d'abord paru dans un bref recueil datant de 1917, la même année que le magnifique *Vie de poète* (Zoé, 2006). Ces dix-huit textes sont parfaitement représentatifs de la manière et du style de pensée de Walser. Grave loufoquerie, gaité triste, «prestesse» et «lenteur», alternent, ou plus exactement se mêlent dans ces pages d'une mystérieuse fraîcheur. D'une autre prose, cette maxime: «*L'absence de but mène*

droit au but, alors qu'une ferme intention, souvent, fait passer à côté du but.»

Nicole Pelletier, universitaire et germaniste, rappelle dans le texte d'une conférence reproduite dans un petit volume, bonne introduction à l'univers de Robert Walser, cette autre considération de l'écrivain: «*La vie et l'écriture tiennent sur une tête d'épingle*». Il y a là aussi toute la place pour loger le lecteur!

Le Monde

POÈMES

Robert Walser
Traduit de l'allemand (Suisse) par Marion Graf
Postface de Jochen Greven
Éditions Zoé
Genève, 2008, 156 pages

MORCEAUX DE PROSE

Robert Walser
Traduit par Marion Graf
Éditions Zoé
Genève, 2008, 76 pages

Contes d'ici et de nulle part

CAROLINE MONTPETIT

Ils surgissent de la nuit des temps, portés qu'ils ont été jusqu'à nous par des centaines, des milliers de bouches. Les grands conteurs que sont Michel Faubert et Michel Hindenoch les ont pigés dans cette nuit, les ont amadoués, puis les ont contés à leur tour. Les éditions québécoises Planète rebelle faisaient paraître cet automne *Contes et plaintes*, de Michel Faubert et Michel Hindenoch, accompagné d'un disque portant la voix des conteurs.

C'est Michel Faubert qui ouvre le bal avec un conte poignant, intitulé *Le Dernier Loup de la Manouane*. On y raconte l'histoire absolument terrible d'un homme dont le père se transforme en loup-garou. Ce conte évoque le sortilège de Windigo, un personnage de la mythologie amérindienne, par

lequel s'est ancré le tabou du cannibalisme. Manouane (on dit aussi Manawan), c'est une réserve attikamek de la région de Lanaudière, qui est aussi la patrie de Faubert. Ses contes sillonnent d'ailleurs différentes régions du Québec; on effleure Québec avant de plonger dans la région de Chaudière-Appalaches, Saint-Damien, Saint-Lazare, Saint-Gervais, dans *Le Prêtre fantôme*, qui raconte les relations troubles d'une jeune femme avec un prêtre. Les contes du Français Michel Hindenoch se passent pour leur part dans des pays inconnus, des pays universels. «*Je ne raconte que les contes et les mythes qui me fondent, d'où qu'ils viennent, et pour lesquels j'ai construit mes propres versions. Je m'adresse d'abord aux adultes, ensuite (pourquoi pas) aux enfants. Ma démarche est poétique, philosophique et politique*», écrit-il, sur le site du centre méditerranéen de littérature orale.

«*Il y a des histoires dont on ne sait plus dans quel pays elles sont nées, tant elles parlent toutes les langues*», écrit d'ailleurs Hindenoch, en ouverture de son conte *L'Oiseau-chanteur*. Ce sont des contes du hasard ou de sagesse, des contes qui empruntent la voie des songes ou la voie de l'imagination.

Le livre est accompagné d'un CD où les conteurs turlutent quelques rengaines avant de dire des textes: *La Prison de Londres*, chantée par Michel Faubert, ou *La Ville de Sarlat* et *Le Pays de Lérida*, chantés par Michel Hindenoch. Michel Faubert y raconte aussi un conte qui ne figure pas dans le livre, *Le 1^{er} Ouvrage*.

Le Devoir

CONTES ET COMPLAINTES

DEUX VOIX CONTEMPORAINES

Michel Faubert
et Michel Hindenoch
Planète rebelle
Montréal, 2009, 97 pages



SYLVAIN DUMAIS

Michel Faubert

Nous saluons la mémoire de Suzanne Meloche, auteure des Aurores Fulminantes.



1926-2009

LES HERBES ROUGES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Comment Céline devint Céline

Son éblouissante correspondance en partie inédite paraît dans la «Pléiade»

CÉCILE GUILBERT

Quoi, encore Céline? Et encore des lettres? Après toutes celles déjà éditées par Gallimard dans les «Cahiers Céline» et rééditées en partie dans ceux de la NRF (masse à laquelle il faut ajouter ses correspondances publiées dans la «Blanche» et même de plus récentes? Quel intérêt? Oui, quel intérêt (penseront les plus blasés ou croyant l'être) de replonger à nouveau dans les râ-lantes raffles de cette bourrique lyrique au puissant génie comique, certes, mais dont la victimisation tordue, l'atroce mauvaise foi, les sempiternelles suées d'angoisse et les roublardises rabâchées ont fait long feu?

Eh bien justement, réactivation ne signifie pas répétition. Car s'il est des entreprises éditoriales qui limitent le sens d'une œuvre, d'une expérience, d'une vision, il en est d'autres qui les libèrent, les élargissent, les rendent à leurs variations d'infini comme à leur infernale complexité. Concernant le cas explosif de Céline (c'est-à-dire l'incroyable refoulement dont il fait toujours l'objet), il va sans dire que ce volume de la «Pléiade», qui comprend de nombreuses lettres inédites, appartient à la seconde catégorie, opérant un rééquilibrage focal et acoustique définitif.

Lucidité et stratégie

Couvrant un bloc temporel (1907-1961) enfin confondu avec l'existence agitée et voyageuse d'un certain Louis Destouches en train de devenir l'écrivain Céline, il montre d'abord comment sa tonalité vocale fusionne progressivement avec le style épileptique de ses romans à partir de l'écriture de *Féerie pour une autre fois*.

Ensuite, et parce que sont enfin rassemblés, dans l'ordre chronologique, l'ensemble des destinataires jusque-là éparés, éclatent non seulement le riche et nuancé clavier rhétorique actionné par Céline selon qu'il s'adresse à ses maîtresses, ses copains, ses avocats, ses éditeurs, d'autres écrivains, etc., mais aussi, du coup, les fascinants ressorts d'une hyperlucidité et d'un flair stratégique hors pair sur chaque front. Un ruissellement de perles et merveilles voisinant évidemment avec l'odieux délire biogico-raciste qu'à défaut de pouvoir lire ou relire dans les fameux pamphlets toujours interdits de réédition, le lecteur trouvera ici.

Mais surtout, cette éblouissante correspondance qui scelle définitivement son appartenance au *top five* des épistoliers français (avec Sévigné, Voltaire, Sade — désormais le seul dont la correspondance ne soit pas publiée dans la «Pléiade» — et Flaubert) démontre une fois encore qu'à rebours du fastidieux lieu commun ayant toujours cours, il n'y a pas deux Céline subdivisés entre l'antisémitisme abject et le styliste génial,



ARCHIVES LE DEVOIR

Céline tel qu'en lui-même...

l'auteur de l'encore tolérable — car «littéraire» — *Voyage au bout de la nuit* et celui des romans ultérieurs «illisibles», le signataire des pamphlets et du «reste», mais un seul, quoique multiple, «cas Céline».

En tout cas, le seul écrivain (avec Karl Kraus et Antonin Artaud) dont l'œuvre cataclysmique et convulsée se soit hissée à la hauteur de ce «moment où l'atroce n'est plus qu'une distraction comme une autre», à savoir: l'histoire du XX^e siècle révélée à travers la saisie de l'es-pèce humaine comme pathologie incurable nécessitant une nouvelle poésie.

Archéologue de l'impalpable

D'où, dans les lettres comme dans tous les romans, ces constantes antinomies entre «boucherie» et «féerie», «maléfice» et «danse», «délire» et «dentelles» proliférant pour révéler ce que Céline vit, sent, voit, comprend et ne cesse d'approfondir depuis qu'il est revenu de la guerre de 14-18 et d'Afrique comme le spectre maudit d'outre-mort qu'il ne cessera plus d'être.

C'est pourquoi, métaphysiquement, *Voyage au bout de la nuit* achève plus qu'il ne l'inaugure la phase de présence «nor-

male» de Céline parmi ses semblables. En effet, à partir de cette vitrification négative («*Je suis un spécialiste du cadavre*»), il ne se situe plus, émotionnellement, que dans un point d'extériorité à l'hystérie humaine qui lui échoit comme destin («*Je ne me réjouis que dans le grotesque aux confins de la mort*», écrit-il à Léon Daudet en 1932) et terrible vocation (une «*vocation de malheur*» dit-il la même année).

Chauffée à blanc par sa curiosité, son voyeurisme, sa propension à se ruer au pire pour en jouir, c'est cette singulière «damnation» située au confluent de son élection pour l'horreur et de son époustouffant don pour l'apesanteur qui lui permet de surenchérir verbalement sur la catastrophe en cours, de la prendre de vitesse à travers la descente directe dans «*l'intimité des choses, dans la fibre, le nerf, l'émotion des choses, la viande*»... Un «*horrible travail*» accompli «*en transe*», «*comme un médium fait tourner les tables*».

Aussi, parallèlement aux lettres préfigurant son drôlissime *Entretien avec le professeur Y* dans lequel il définit sa méthode et son style à travers les célèbres images du «métro» émotif et du langage semblable au «bâton» préalablement tordu

pour paraître «droit» quand il est plongé dans l'eau, c'est une prodigieuse révélation que de l'entendre, dès 1947, comparer son labeur à celui d'un archéologue de l'impalpable: «*Tout est déjà dans l'air il me semble. J'ai ainsi vingt châteaux en l'air où je n'aurai jamais le temps d'aller. [...] Quand je m'approche de ces châteaux il faut que je les libère, les extirpe d'une sorte de gangue de brume et de fatras... que je burine, pioche, creuse, déballe toute la gangue, la sorte de coton dur qui les emmaillote. [...] Je ne crée rien à vrai dire. [...] Tout est fait hors de soi — dans les ondes je pense...*»

C'est son côté «Ariel» éternellement en prise avec «Caliban» (ou «Lucifer»), des références shakespeariennes revenant aussi souvent que l'invocation des «sorcières» de *Macbeth* dans les lettres de ce formidable chaman auto-halluciné en Hamlet vengeur. Rimbaud affirmait que «*le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes*»? «*Il faut une certaine assurance spirituelle pour ne pas se perdre au milieu des hommes et des choses*», corrobore Céline, qui la possédait en diable. Conclusion? «*Boum! Amen!*»

Le Monde

LIVRES

ESSAIS

Société et création

«Pour fêter ce soir de création», telle est la dédicace que Gilles Tremblay m’a écrite. Ce soir-là, fin novembre 2009, marquait le lancement du petit livre sous forme de bédé, *Au pays de l’émerveillement* Gilles Tremblay, et la première, au Monument-National, de sa nouvelle création, l’opéra-féerie *L’eau qui danse, la pomme qui chante et l’oiseau qui dit la vérité*.

MARCEL FOURNIER

Qu’est-ce qu’une création? C’est l’acte le plus intime et le plus exigeant qu’un individu puisse faire: une sorte de don du meilleur de soi. Mais chaque création est aussi partie d’une œuvre et d’une vie, comme le montre bien la bédé: enfance de Gilles Tremblay au Saguenay, appui d’Edgar Varèse, études en France sous la direction de Messiaen, mariage, poste au Conservatoire, prix. Et c’est enfin le produit d’un véritable travail collectif, comme on le voit avec l’opéra: un livret du poète Pierre Morency, une mise en scène de Robert Bellefeuille, des costumes, une douzaine d’interprètes, une direction musicale de Pauline Vaillancourt, l’orchestre du NEM. Un spectacle total, totalement éblouissant.

Il y a donc incontestablement une dimension sociale dans tout travail de création: H. Becker a parlé des milieux de l’art avec leurs conventions, Pierre Bourdieu du champ artistique comme système de positions, Raymond Moulin du marché de l’art et des institutions. Mais la création est d’abord un travail et c’est, comme le note pertinemment Pierre-Michel Menger, un travail qui a quelque chose de spécifique: l’incertitude. «*L’activité de l’artiste chemine, écrit-il, selon un cours incertain et son terme n’est ni défini ni assuré.*» Cette incertitude agit certes comme «*condition nécessaire de l’innovation et de l’accomplissement de soi dans l’acte créateur*», mais elle peut aussi apparaître «*comme un leurre, en raison de la surestimation des chances de réussite qu’elle peut déclencher*».

Il faut être un peu fou

Les chances de réussite sont plus qu’incertaines et les inégalités dans le monde professionnel des arts et du spectacle sont plus élevées que dans d’autres mondes. Aussi étonnant que cela puisse paraître, très nombreux sont ceux qui se lancent dans l’aventure, tout se passant comme si le degré d’imprévisibilité du succès et l’espérance de gains élevés les attirait. Mais les difficultés et les «épreuves» sont nombreuses: faibles revenus, sous-emploi, chômage dans plusieurs secteurs d’activités. Ne faut-il pas être un peu fou pour se lancer dans une telle carrière?

Pour répondre à cette question, Pierre-Michel Menger, directeur de recherche au CNRS et directeur d’études à l’École des hautes études en sciences sociales (Paris), s’appuie sur sa solide expérience de recherche dans deux domaines fort différents, la sociologie du travail et la sociologie des arts. Les artistes sont un peu fous, mais, comme tout un chacun, ils sont aussi rationnels. Le travail de création offre en effet plusieurs avantages — accessibilité relativement facile, investissements en capital faibles, conditions de travail attrayantes, faible routinisation des tâches — et il apporte des gratifications psychologiques et sociales. Enfin, tout n’est pas que spontanéité: il y a, sur le plan individuel et collectif, une véritable gestion du «risque professionnel», comme on le voit avec les doubles vies professionnelles, la contribution du conjoint qui tient en quelque sorte le rôle de mécène, l’alternance travail-chômage. La si-

tuation varie considérablement d’un secteur à l’autre, selon le degré de professionnalisation des divers métiers artistiques.

De l’impact des politiques culturelles

Dans son ouvrage, Pierre-Michel Menger ne se limite pas à cette seule question; il nous présente une synthèse des travaux qu’il mène depuis une vingtaine d’années et qui portent sur des facettes fort diversifiées de l’activité artistique: l’organisation du travail dans les arts du spectacle, la précocité en musique, le génie de Beethoven, l’inachèvement de l’œuvre chez Rodin, le talent et la réputation. Sans oublier, dans les deux derniers chapitres, les questions d’ordre politique: d’abord les effets de la concentration spatiale des activités artistiques et ensuite, l’impact des politiques culturelles publiques. Pour la France, la concentration de l’offre artistique correspond à l’hégémonie culturelle de Paris et il s’agit, comme le montre Menger, d’une hégémonie qui est renforcée par l’État et sa politique des grands travaux (Musée du Louvre, opéra, bibliothèque nationale, etc.). Oui, on peut bien vouloir déterritorialiser la production artistique et culturelle, mais force est de reconnaître, conclut l’auteur, qu’on ne peut ignorer les effets positifs de la concentration spatiale, que ce soit pour la germination des idées ou l’interdépendance fonctionnelle et informationnelle des acteurs culturels (individus, organisations, administrations).

Quant à l’intervention de l’État, elle n’est pas sans poser de problèmes, car les objectifs sont souvent contradictoires, comme on le voit avec le soutien à la création artistique et l’exigence de démocratisation de la consommation des biens et services culturels. Et cette exigence de démocratisation se voit elle-même opposée à une autre exigence: celle de la démocratie culturelle (abolition des hiérarchies (culture universelle contre culture locale), célébration de l’amateurisme et du relativisme égalitaire). Cependant, même si, au regard de l’objectif de démocratisation, le rendement des politiques culturelles demeure assez faible, la collectivité tire des bénéfices, directs et indirects, des «*bonnes affaires culturelles*»: satisfaction des consommateurs, prestige d’un quartier ou d’une ville, consolidation de l’identité de groupes et de communautés, réputation internationale d’un pays. Mais rien n’est simple: comme l’activité artistique elle-même, la politique culturelle n’échappe pas au principe de l’incertitude.

L’ouvrage de Pierre-Michel Menger est monumental (treize chapitres, près de 700 pages, de la musique médiévale et classique à l’édition numérique de livres en passant par le vedettariat et les films commercialisés en vidéo); il est aussi incontournable et relativement accessible pour ceux et celles qui veulent tout savoir sur le travail de création en art. Une bible, quoi? Mais il est loin d’être certain qu’on y trouve les clés pour ouvrir les portes de la gloire et de l’immortalité.

Collaborateur du Devoir

LE TRAVAIL CRÉATEUR

S’ACCOMPLIR DANS

L’INCERTAIN

Pierre-Michel Menger
Gallimard/Seuil
Paris, 2009, 667 pages

Une case tirée de *Terre Neuvas*

BÉDÉ

Hisser haut

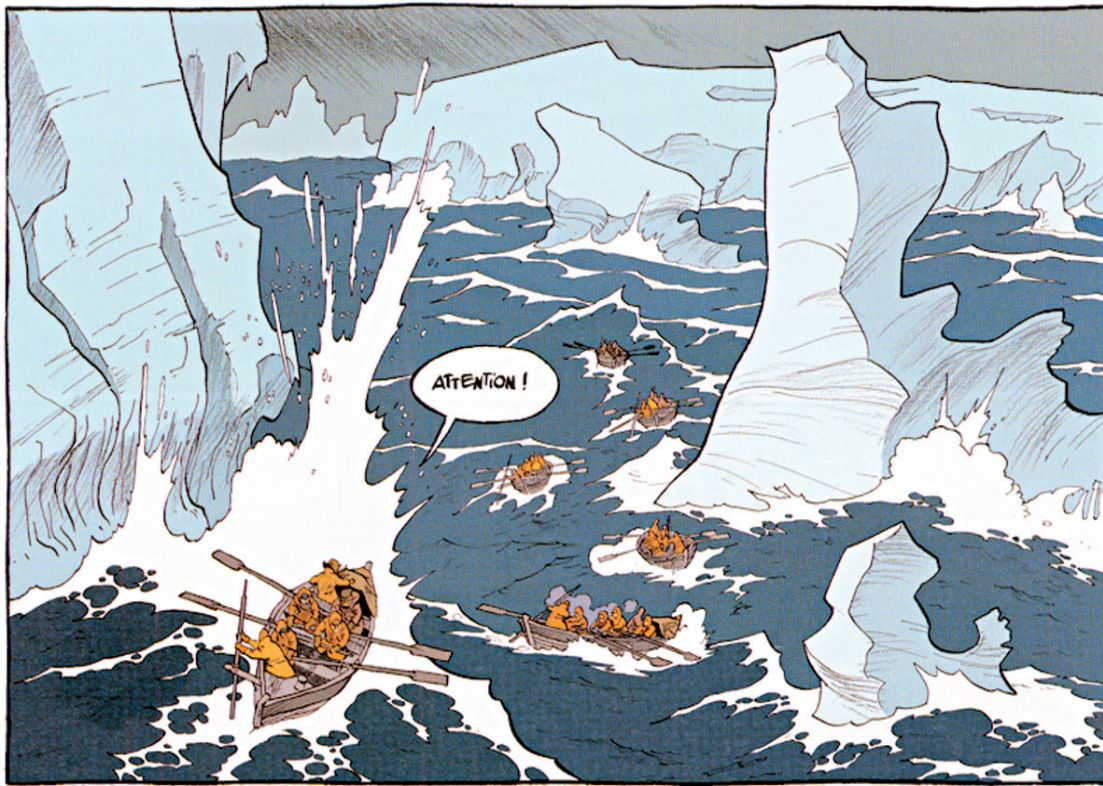
FABIEN DEGLISE

Décors maritimes, goélette en bois et surtout noms de femmes, Marie-Jeanne et Doris, répétés sans cesse, n’y changent finalement rien. On aurait pu croire à une invitation au voyage, en rêvant d’un ciel bleu et d’une mer calme. Erreur! Avec *Terre Neuvas* (Vents d’Ouest), c’est plutôt dans une descente aux enfers que veut nous plonger l’auteur Chabouté, et ce, dans un paradoxe bien à lui, qui conjugue cases sombres et dureté des rapports humains. Avec finesse et poésie.

Le créateur de *Tout seul*, de *Quelques jours d’été* et de *Construire un feu* a de toute évidence la solitude et l’isolement au centre de ses préoccupations. Et il en donne une nouvelle preuve ici en plaçant l’action de cette histoire à bulles dans les longs mois d’une campagne de pêche à la morue au large des côtes de Terre-Neuve. Nous sommes en mars 1913, sur un *Marie-Jeanne* peuplé de rustres, et pris au milieu du vent et du froid. Loin de la maison.

Bien sûr, le capitaine est un salaud. Les Doris, ces barques à la flottabilité en apparence aléatoire, se remplissent de gadidés à vue d’œil, et les mains gelées viennent ralentir le travail du Boueux, de Mathu, Léon, la Sole et les autres tout en accentuant des frustrations de circonstance. Et dans ce contexte, le drame, on s’en doute, ne va alors pas tarder de remonter à la surface sous la pression de la vie carcérale et des vieilles histoires de famille.

Avec la même intensité dans les regards, un découpage rigoureux, subtil et surtout ce souci du cadrage, Chabouté vient à nouveau ici, sur le dos de la morue, réaliser ce qu’il fait finalement de mieux: questionner les rapports humains en plaçant lesdits humains face à leurs incohérences, dans la rudesse de leur propre condition.

Une case tirée d’*Esteban*

Sans surprise, dans cet univers, les noirs y sont nécessairement profonds et les blancs abyssaux. Mais l’autopsie, malgré la brutalité du sujet, reste étonnamment digeste.

Survivre en mer

Au demeurant plus léger, le tome 3 des aventures d’*Esteban* (Dupuis) propose lui aussi une incursion dans l’univers de la mer, sur le pont d’un baleinier, au début du XXe siècle, sur lequel le jeune amérindien en mal d’aventures et de nouveaux horizons a embarqué. L’univers du phylactère en a pris conscience en 2005, avec *Le voyage d’Esteban*.

La suite était attendue. Surtout des lecteurs de moins de 20 ans, qui ici vont rapidement renouer avec le sympathique marin, imaginé par Matthieu Bonhomme. En quête du Cap Horn, le jeune homme attachant se retrouve désormais pris dans les glaces d’un pôle planétaire, avec

en trame de fond de lourdes décisions à prendre et surtout un oiseau qui viendra lui parler de ses parents.

Surréal? Pas trop. C’est qu’avec un sous-titre sans équivoque, «La survie», ce chapitre cherche finalement, lui aussi, à harponner par la bande la délicate question des rapports humains en temps de crise avec cet équipage condamné à quitter son navire en abandonnant une précieuse cargaison pour ne pas mourir de faim et de froid. Bien sûr, comme le tome 4 est déjà sur la table à dessin,

leur chance de succès sera assez élevée.

Le Devoir

TERRE NEUVAS

Chabouté
Vents d’Ouest
Grenoble, 2009, 122 pages

ESTEBAN

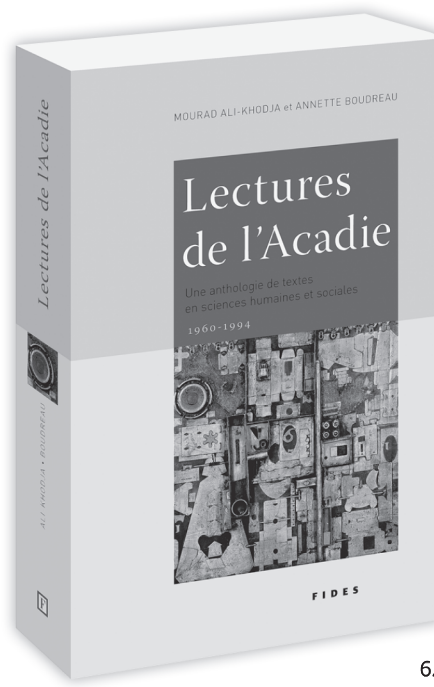
TOME 3: LA SURVIE

Matthieu Bonhomme
Dupuis
Bruxelles, 2009, 56 pages

Lectures de l’Acadie

UNE ANTHOLOGIE DE TEXTES EN
SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

1960-1994



Mourad Ali-Khodja
Annette Boudreau

642 pages • 39,95 \$

FIDES

F

Romain Gary (Émile Ajar)
La vie derrière soi

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE
707 ET 713 MONT-ROYAL EST
☎MONT-ROYAL, 514-523-6389

UN APERÇU DE NOTRE NOUVELLE SAISON

BACCHUS EN CANADA
Catherine Ferland • 26 janvier

ÉTIENNE CHARTIER
Gilles Boileau • 16 février

J'écris parce que je chante mal
Daniel Rondeau • 23 février (hamac-carnets)

Passion Japon
Valérie Harvey • 23 février (hamac-carnets)

La Tentation de l'Orient
Barthélémy Courmont • 2 mars

Fais ce que dois. 60 éditoriaux pour comprendre *Le Devoir* sous Henri Bourassa, 1910-1932. Pierre Antcil • 23 mars

LE BORÉAL EXPRESS 1760-1810 (DEUXIÈME ALBUM)
Gilles Boulet, Jacques Lacoursière et Denis Vaugois • 6 avril

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Membre de l'ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La force tranquille de monsieur Parizeau



LOUIS CORNELLIER

L'année 2010 sera-t-elle celle du retour en force des souverainistes québécois qui, depuis quelques années, se cherchent? On commémorera, dans les mois à venir, le 30^e anniversaire du référendum de 1980 et le 15^e de celui de 1995. Les souverainistes sauront-ils profiter de ces rappels pour se remettre en selle? *La Souveraineté du Québec. Hier, aujourd'hui et demain*, le récent essai de Jacques Parizeau qui reste un succès de librairie deux mois après sa sortie, peut-il les inspirer dans cette entreprise?

La crédibilité de l'ex-premier ministre du Québec reste très forte. Peut-elle contribuer à «accroître la crédibilité du projet souverainiste», selon le vœu que formule Parizeau? Sur la base de sondages solides, ce dernier constate qu'une majorité de Québécois croient la souveraineté souhaitable, réalisable, mais pensent qu'elle ne se réalisera pas. Comment en finir avec ce fatalisme défaitiste? «*Cela n'est possible, répond Parizeau, qu'en rendant le projet plus pertinent, en faisant ressortir les avantages, à la fois sur le plan interne que face à la mondialisation*» (sic).

La Souveraineté du Québec. Hier, aujourd'hui et demain n'est pas un essai éclatant sur le plan

stylistique. Son propos est clair, mais sobre, voire professoral. Même s'il reconnaît que «*vouloir réaliser l'indépendance de son pays ne s'appuie pas que sur des arguments rationnels, des calculs de coûts et bénéfices et des espoirs d'amélioration du niveau de vie*», Parizeau adopte néanmoins, selon sa propre formule, le «*point de vue du technicien*», parce que lorsque le peuple qui souhaite devenir indépendant «*a atteint un certain degré d'aisance, de bien-être, il hésitera à se lancer dans ce qui pourrait passer pour une aventure*». Il faut donc, ajoute-t-il, «*faire appel au rationnel, convaincre, démontrer*».

Et ce que démontre avec brio Parizeau, c'est que, à l'heure actuelle, «*il n'y a pas de pays trop petit pour se développer, à la condition d'être partie d'un grand marché commercial*». La mondialisation, en d'autres termes, inévitable même si elle nécessite des encadrements, offre une occasion en or aux souverainistes de réaliser leur projet. Le boulet de l'association avec le Canada, un passage soumis à l'assentiment de celui qui s'oppose au projet, n'est plus. «*L'intégration économique ne réduit pas le nombre des pays indépendants, elle contribue à l'augmenter. Dans ce sens, un peuple qui aujourd'hui veut devenir un pays n'est ni attardé ni ringard. Il se situe dans le sens de l'histoire*.» Ce n'est plus tant l'économie que la culture qui définit un pays. Aussi, avec la mondialisation, «*plus les pouvoirs des États seront nombreux à être délégués à des organismes internationaux, plus il faudra que le citoyen sache qu'il reste quelqu'un qui soit responsable de son bien-être et de sa protection. Et ce quelqu'un doit être l'expression d'une culture commune, d'institutions communes* — la plu-

part du temps d'une même langue — et en tout cas d'un vouloir vivre ensemble».

Parizeau, dans cet ouvrage, tire aussi quelques leçons des deux premiers référendums. De celui de 1980, écrit-il, il faut retenir que les souverainistes ont montré qu'ils pouvaient bien gérer l'État québécois, que le Québec peut se défendre facilement contre les tentatives de déstabilisation financière, que le projet d'association avec le Canada est une chimère tant que les souverainistes n'ont pas gagné et que le charisme du premier ministre du Québec joue un rôle essentiel dans cette entreprise (doit-on lire, ici, des doutes sur le charisme de Pauline Marois?). De celui de 1995, il faut retenir que le libre-échange a libéré le Québec de la menace économique canadienne, qu'un partenariat avec le Canada est souhaitable, mais que «*le refus canadien ne nous empêche pas de procéder*», qu'il importe de clarifier le statut des anglophones et des autochtones dans un Québec souverain, que l'intégrité territoriale d'un Québec souverain est reconnue par le droit international et qu'il faut préparer la reconnaissance internationale du nouveau pays avant le vote, en tablant principalement sur la collaboration des pays francophones, au premier chef de la France.

À cet égard, Parizeau s'inquiète de l'attitude d'un Sarkozy par rapport à la question nationale québécoise. Il parle «*d'un véritable scandale, de quelque chose de littéralement insensé, une caricature des rapports de la politique et de l'argent*». On sait, en effet, que l'actuel président de la France doit beaucoup au financier fédéraliste Paul Desmarais et on apprend que la fi-

lière nucléaire française a des intérêts dans l'industrie des sables bitumineux albertains. Sarkozy, cela étant, n'est pas la France. Les souverainistes ne doivent pas l'oublier et doivent continuer à développer les relations internationales du Québec, notamment par l'entremise de l'aide humanitaire.

Jacques Parizeau consacre de bonnes pages à réfuter les arguments des déclinologues so-disant lucides. Un Québec souverain, démontre-t-il, est clairement viable, voire rentable, et les discours alarmistes sur le déclin de la population, la dette du Québec (inférieure à la cote moyenne des pays de l'OCDE) et l'enfer fiscal ne tiennent pas la route. Le Québec a du rattrapage à faire en matière de réussite scolaire, de productivité et, dans certains domaines, d'innovation, mais la souveraineté, loin de nuire à ces missions, pourrait les faciliter.

Le plaidoyer de Jacques Parizeau en faveur de la souveraineté du Québec, plus riche et plus complet que ne le laisse voir cette chronique (les pages sur le dossier environnemental sont très solides), reste trop froid pour être spectaculaire, mais il a une force tranquille dont le mouvement souverainiste a bien besoin par les temps qui courent.

louisco@sympatico.ca

LA SOUVERAINETÉ DU QUÉBEC

HIER, AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Jacques Parizeau
Michel Brûlé
Montréal, 2009, 256 pages

BEAUX LIVRES

Darwin pour le grand public

CAROLINE MONTPETIT

On lui doit de savoir comment l'homme est lié au singe. Il a trouvé l'origine de l'évolution naturaliste des espèces. C'est ce que tente d'expliquer au grand public le très beau livre intitulé *Darwin. L'histoire du célèbre scientifique et sa théorie de l'évolution*, signé par l'historien des sciences John Van Whye, de Cambridge, publié chez Guy Trédaniel éditeur.

Ce livre s'applique d'entrée de jeu à présenter les chercheurs qui ont précédé Darwin — Georges Buffon, James Hutton, Charles Lyell, Georges Cuvier — pour fixer l'état des lieux de la science au moment de l'arrivée de Darwin. Ce dernier est né le 12 février 1809 en Angleterre.

L'ouvrage est orné de plusieurs fac-similés, notamment celui d'une carte évoquant le voyage du *Beagle*, effectué par Darwin alors qu'il avait 22 ans. Le voyage dura cinq ans. On y découvre avec lui les ossements fossilisés de mammifères géants, on accoste aux Galápagos, ce «*petit monde à lui seul*», où le *Beagle* est resté cinq semaines, du 15 septembre au 20 octobre 1835. Mais on fait ici quelques rectificatifs au mythe. «*Les historiens savent maintenant que Darwin n'a pas imaginé l'évolution alors qu'il était dans les îles. En fait, d'après les recherches de l'auteur, la légende de la découverte de l'évolution*

par Darwin suite à l'observation du bec des "pinsons" des Galápagos n'est apparue qu'à la moitié du XX^e siècle.» Aux Galápagos, Darwin s'est beaucoup intéressé aux tortues géantes et aux iguanes, dont deux types «*ne vivaient qu'aux Galápagos*».

Puis, on arrive à la publication de l'œuvre la plus connue de Darwin, *De l'origine des espèces*, parue en 1859, qui présente la théorie de la sélection naturelle et lance un débat mondial. «*De plus en plus de savants constataient que l'explication de Darwin était judicieuse dans leur domaine d'études. En 1869, dix ans après sa publication, la plupart des scientifiques admettaient que Darwin avait raison*», écrit Whye. On évoque aussi ici les travaux de Darwin sur les orchidées et sur l'expression des émotions. On referme ce beau livre après un chapitre sur l'héritage de Darwin, alors que se terminait avec l'année 2009 le 200^e anniversaire de sa naissance ainsi que le 150^e anniversaire du livre *De l'origine des espèces*. Depuis, conclut Whye, «*d'autres trouvailles dans les couches fossilifères, la révélation de la génétique et de l'ADN et une foule d'autres inventions ont rendu la théorie de l'évolution de Darwin aussi solide de nos jours que la théorie de la gravité*». Une réussite que Darwin lui-même n'aurait pas imaginée.

Le Devoir



REUTERS

Un détail du portrait de Darwin exécuté par le peintre anglais John Collier en 1883

DARWIN

L'HISTOIRE DU CÉLÈBRE SCIENTIFIQUE ET DE SA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION

John Van Whye
Traduit de l'anglais
par Antonia Leibovici
Guy Trédaniel éditeur
Paris, 2009, 64 pages

Un vibrant plaidoyer en faveur de l'évolutionnisme

Darwin au Québec, il y a 100 ans

LOUIS CORNELLIER

C'est un véritable trésor qu'a déniché Marcel Sylvestre, ex-enseignant de philosophie au cégep de Joliette, en mettant la main sur *La Vie. Considérations biologiques*, un ouvrage du médecin québécois Albert Laurendeau, publié en 1911. Devenu introuvable depuis plusieurs années, ce livre est un vibrant et solide plaidoyer en faveur de l'évolutionnisme.

Médecin de campagne à Saint-Gabriel-de-Brandon, Albert Laurendeau, qui était l'oncle d'André et le grand-oncle de Marc, impressionne par sa culture scientifique et philosophique, de même que par son style limpide et élégant. Partisan d'une séparation entre la science et la religion et d'une éducation scientifique moderne, le courageux médecin n'est pas tendre envers une Église qui, résume Sylvestre, impose un bâillon «*aux nouvelles connaissances scientifiques en contrôlant les institutions d'enseignement*».

En 2008, dans *La Peur du mal. Le conflit science et religion au Québec: l'affaire Laurendeau* (PUL), Sylvestre avait raconté la réception courroucée réservée par le haut clergé lanauois aux idées du docteur Laurendeau. Dans la présentation qu'il signe de cette réédition de *La Vie. Considérations biologiques*, il re-

vient plutôt sur les fondements du débat.

Est-ce le dualisme (esprit-matière), le monisme (matière seulement) ou l'unicisme de Laurendeau (matière seulement, mais créée par Dieu à l'origine) qui définit le mieux l'humain? Sylvestre, on s'en doute, choisit le monisme. «*Le rat comme l'homme*, écrit-il, *sont influencés par ces hormones et si, chez l'humain, l'amour est plus qu'une question de lubrification, c'est que la culture et le langage viennent troubler la fête hormonale.*» Il ajoute que ce qu'on appelle l'âme n'a rien d'immatériel et serait essentiellement la réverbération de la parole.

Cette conception, dit-il, si elle était partagée, permettrait d'en finir avec les divisions religieuses. Or les religions ne sont-elles pas des faits de culture et de langage? Le saut qualitatif qui caractérise l'humain par rapport au reste du vivant, précisément grâce à la culture et au langage, ne reste-t-il pas, en ce sens, une énigme?

Collaborateur du Devoir

LA VIE

CONSIDÉRATIONS BIOLOGIQUES
Albert Laurendeau
Présentation de Marcel Sylvestre
Presses de l'Université Laval
Québec, 2009, 210 pages

HISTOIRE

Murs bavards

L'histoire s'écrit sur les murs de Québec, un livre la raconte

YASMINE BERTHOU

Québec — L'histoire de Québec peut se lire sur ses murs. Et ce n'est pas une simple métaphore. La Vieille Capitale arbore fièrement des pans entiers de son passé sur une dizaine de murs habilement peints et éparpillés sur son territoire. *Mur Mémoires, de Rhône-Alpes à Québec* raconte la genèse de ces fresques devenues attractions.

L'importance des fresques murales dans l'histoire est grande. Il n'y a qu'à voir le succès des peintures rupestres qui couvrent les murs des grottes de Lascaux ou de Chauvet en France et attirent

des milliers de touristes pour le comprendre. Témoignages de notre passé, ces fresques ancestrales intriguent, passionnent et mettent en question l'histoire de l'humanité. Des artistes contemporains l'ont compris et ils prennent aujourd'hui d'assaut les murs des villes pour raconter et étaler l'histoire de ces cités aux yeux du monde entier. Québec n'y a pas échappé. C'est cette fable que raconte ce très bel ouvrage, conjointement édité par la Commission de la capitale nationale du Québec et les Éditions lyonnaises d'art et d'histoire.

Tout commence à Barcelone, en Espagne. En 1992, l'entrepr-

se d'origine lyonnaise CitéCréation crée une fresque majestueuse en relief, *Les Balcons de Barcelone*, pour célébrer les Jeux olympiques d'été. Trois ans plus tard, les muralistes récidivent sur leurs propres terres pour célébrer Lyon, ville des frères Lumière et de Saint-Exupéry. *La Fresque des Lyonnais* révèle la ville à travers les femmes et les hommes célèbres qui l'ont modelée. Créateurs d'émotions, ces artistes du trompe-l'œil ont inventé une nouvelle forme de dialogue entre les murs d'une ville et ses habitants. Lorsque Pierre Boucher, p.-d.g. de la Commission de la capitale nationale, découvre cette œuvre, il est char-

mé et souhaite exporter le projet outre-Atlantique. Nous sommes en 1998 et tous les yeux se tournent déjà vers 2008 et le 400^e anniversaire de la fondation de Québec.

Douze mois s'écoulent et, en 1999, des échafaudages sont montés à deux pas de la place Royale. *La Fresque des Québécois* prend vie sous la direction de Murale Création, l'antenne québécoise de CitéCréation. Première d'une longue série de peintures murales québécoises, cette œuvre évoque les saisons qui passent, mais aussi l'architecture, la géographie et l'histoire de la vieille cité. Dix ans plus tard, toute la province a pris des couleurs: pas moins de

trente fresques extérieures monumentales ont éclos sur tout le territoire. De Québec (*Les Fresques des piliers* sur le boulevard Charest ou *La Fresque Nous, le monde ordinaire* dans Limoilou) à Mont-Joli, en Gaspésie, (*La Fresque Art Jardins et traditions*) et de Saint-Eustache (*La Fresque du Barbier*) à Lévis (*La Fresque de la bibliothèque Lauréat-Vallière*), ces imposantes peintures viennent enjoliver des murs gris et jusque-là sans charme.

Murs Mémoires conte la fabuleuse aventure de la création de ces œuvres hors normes. Si tout commence dans les pages d'histoire, encore faut-il réussir le transfert de

la maquette — avec ses centaines de dessins et photographies représentant les scènes à reproduire à grande échelle — sur un mur géant. C'est cet exploit que ce livre met en lumière à travers un passionnant voyage à travers le temps, les couleurs et le savoir-faire.

Collaboratrice du Devoir

MUR MÉMOIRES, DE RHÔNE-ALPES À QUÉBEC

Caroline Poiroux
et Nathalie Bissonnette
Commission de la capitale nationale du Québec et les Éditions lyonnaises d'art et d'histoire
2009, 143 pages